Lexique des termes employés en 1914-1918

(réalisé par : André Bach – Rémy Cazals – Thierry Hardier– Alexandre Lafon – Marie Llosa – André Loez – Cédric Marty – Nicolas Offenstadt – Philippe Olivera – Fabrice Pappola – Denis Rolland)

Afin de faciliter la lecture des sources et en particulier des témoignages de combattants, le CRID 14-18 propose un lexique des termes employés en 1914-1918. En effet, les textes et les mots des contemporains de la Grande Guerre sont loin de nous être transparents. Certains mots sont apparus et ont disparu avec le conflit, d'autres ont changé de sens, beaucoup sont incompréhensibles ou n'évoquent rien de bien précis pour un lecteur d'aujourd'hui. Et, au début de leurs recherches, combien d'entre-nous n'ont-ils pas été désarçonnés par un « VB », un « fusant » ou un « cabot » ?
Dans sa volonté d'encourager une histoire de la Grande Guerre fortement étayée par des sources, le CRID 14-18 espère que ce lexique permettra à tous ceux qui s'intéressent à la période, enseignants et étudiants en particulier, de se familiariser avec le langage employé par les acteurs du conflit. Toutefois, il n'a aucune dimension normative : nous ne prétendons pas fixer strictement et définitivement le sens des mots, mais en montrer au contraire les multiples usages, parfois contradictoires, en fonction des acteurs et du contexte. C'est pourquoi les définitions sont, autant que possible, appuyées par des citations de sources contemporaines.
Il faut noter que si les termes argotiques et techniques occupent ici une place importante, ce n'est pas un dictionnaire complet de l'argot ou des armes que nous entreprenons. La question de l'argot appelle quelques remarques complémentaires : l'argot militaire existe bien avant 1914-1918, et se trouve partiellement repris et transformé durant le conflit. Toutefois, il existe un risque de surévaluer la place de l'argot en 1914-1918. Cela peut fausser à travers le prisme de l'argot, inégalement diffusé, dont l'origine est multiple (Paris, la caserne, les troupes coloniales…), la vision qu'on peut avoir des combattants. Si beaucoup partagent quelques termes simples et fortement répandus, le maintien des langages régionaux, l'utilisation de termes ordinaires et fonctionnels, la pluralité des niveaux de langue sont des données à ne pas oublier. Enfin, la logique de ce lexique est bien loin de celle des dictionnaires d'argot « poilu » parus au lendemain du conflit : ils avaient pour but de fixer à l'écrit une langue orale, le but est ici d'éclairer les usages de termes régulièrement présents dans les sources.
Enfin, l'histoire des mots est d'un intérêt particulier pour comprendre les transformations apportées par la guerre, entre les héritages du passé et l'inventivité sémantique des acteurs du conflit. On rencontre en 1914-1918 des mots nouveaux comme des termes anciens transformés ou détournés de leur sens. Mais on ne propose pas ici une étude étymologique fouillée, ce lexique ayant pour but essentiel d'éclairer les pratiques des contemporains. Les usages des mots, davantage que leur origine, sont au centre de ce travail.

Pour des dictionnaires complets dans différents domaines on pourra se reporter aux ouvrages cités en bibliographie. *Les Mots de 14-18* de Rémy Cazals apporte aussi une réflexion sur les concepts utilisés par les historiens. Sauf mention contraire, le sens des mots est celui qui a cours dans l'armée française.

Tous les droits de reproduction sont réservés. Pour citer ce texte : « Lexique des termes employés en 1914-1918 » par le CRID 14-18, http://www.crid1418.org

Lexique

Abeille
Dans l'argot des combattants, désigne les balles, sans doute en raison du sifflement qu'elles produisent. On peut aussi rencontrer la variante « frelons ».
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Les crêtes surtout sont périlleuses. Les mitrailleuses boches sont braquées sur elles à demeure. Par intervalles se déclenche leur tacata et les abeilles meurtrières bruissent au ras du sol. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 16)
- « une chose invisible passe en ronflant près de mon nez. Un homme, près de moi, dit en riant : « Tiens ! les frelons… » » (Maurice Genevoix, *Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », 2 septembre 1914, p. 27)

Abri
Lieu où l'on peut se mettre à l'abri du danger et/ou des intempéries. Les abris se développent et s'améliorent avec l'installation dans la guerre des tranchées, et sont généralement creusés en contrebas dans le flanc d'une tranchée. Ils sont souvent trop petits pour contenir tous les hommes d'une portion de tranchées, qui peuvent s'y relayer. Les sous-officiers et officiers disposent généralement d'un abri spécifique, personnel ou partagé, au confort relativement meilleur que ceux des soldats. Il existe un risque d'effondrement de l'abri ou de son entrée lors d'un bombardement violent. Un abri-caverne est un abri entièrement creusé dans le sol, soit en terrain plat à partir d'une tranchée, soit à flanc de pente.
Renvois : Cagna, Gourbi, Guitoune
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004 ; Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. p. 51-57 ; Rémy Cazals, « Tranchées et boyaux », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103.
Citations :

- « Mes heures de garde tirées, je venais m'accroupir avec l'ami peyriacois Gabriel Gils sous un petit abri fait avec trois manches de pelles et une toile de tente par-dessus qui laissait passer l'eau comme une écumoire » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 60, déc. 1914)
- « Contre le talus de la route, le génie avait creusé des abris recouverts de plaques de tôle et pouvant contenir une douzaine d' hommes tout au plus mais où il fallut s'entasser une quarantaine. (…) Dans la journée un obus tomba devant l'entrée de l'abri le plus voisin, blessant cinq soldats dont un mortellement » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 116, juin 1915)
- « Cette nuit j'ai dormi comme une brute. Je n'ai pas entendu la percussion sur le toit de mon abri d'un 77, qui l'a quelque peu disloqué. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 80)
- « L'abri profond, l'abri-caverne est aimé d'un amour désintéressé, pour lui-même et non pour les élégances de sa toilette. (…) Il nous donne une sécurité momentanée, qui est grande, si elle n'est pas absolue. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 55)
- « J'avais un très bel abri, avec une couchette de terre battue et un foyer qui malheureusement fumait. Une étroite fenêtre m'éclairait et me permettait d'inspecter l'horizon. L'ennui, c'était qu'une fois couché on pouvait recevoir une balle par la fenêtre. Un de mes prédécesseurs avait été blessé de cette façon. Mais qu'y faire ? » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 151)

Active
L'armée d'active comprend avant la mobilisation les militaires professionnels et les conscrits effectuant leur service militaire, par opposition à la « réserve » constituée des hommes ayant déjà effectué leur service, et de la « territoriale » constituée des hommes de plus de trente-cinq ans à la mobilisation. La distinction entre active et réserve s'estompe progressivement durant le conflit, même si les différences entre officiers de réserve et d'active, dans le rapport aux combattants dont ils sont responsables, sont souvent notées par les témoins.
Renvois : Galonnard, Réserve, Territoriale, Pépère
Bibliographie : André Bach, *Fusillés pour l'exemple 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2003, chap. II.
Citations :

- « Notre régiment a perdu quatre cents hommes. Le 164e, cinq cents et le 165e mille. Nous sommes les moins éprouvés. Des régiments de campagne, certains ont perdu deux mille hommes sur trois mille. Sur soixante-dix officiers, il en est où il en reste dix d'active et de réserve. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 325, lettre du 21 septembre 1914)

Adrian
1) Casque Adrian, du nom de l'intendant qui l'a créé, casque en tôle d'acier de couleur bleutée distribué à partir de septembre 1915 aux fantassins français. Il existait en trois tailles et était distribué dans les gares régulatrices aux détachements qui quittaient les dépôts
2) Baraque Adrian (même origine), construction provisoire en bois et métal destinée au cantonnement (v.) des soldats ou à servir d'entrepôt. Les baraques Adrian ont également été utilisées dans l'immédiat après-guerre pour pallier les destructions des régions du front.
Renvois : Bouthéon, Cantonnement, Cervellière
Citation :

- « Nous logeons dans des baraques Adrian où il fait bon vivre » (Carnets d'Auguste Laurent, 20e BCP, 4 août 1914, in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 76 : près de Sommes-Suippes, 16 mai 1916)

Aéro
Désignation des avions par les contemporains, civils et combattants (abréviation d'aéroplane).
Renvois : Taube, Zeppelin
Citations :

- « Dès 5 heures, le boulevard Saint-Michel était noir de personnes qui attendent l'aéro pour le voir ». (lettre de septembre 1914 citée par Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p. 44)
- « Obstinément des aéros allemands planent au-dessus du petit bois et du village, cherchant une proie… » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 328, lettre du 7 octobre 1914)

Agent de liaison
Militaire chargé de transmettre ordres et informations au sein de l'armée, en particulier lors d'une opération qui rend impossible l'usage du téléphone. Les agents de liaison interarmes (chargés de la communication entre la troupe et l'artillerie par exemple) ou interunités (d'une compagnie à une autre par exemple) n'étaient pas permanents et étaient nommés, comme le montrent de nombreux témoignages, dans l'instant, lorsque la situation l'exigeait. Cependant, certains officiers choisissaient de définir un ordre de roulement journalier ou hebdomadaire et dressaient pour cela une liste d'hommes choisis parmi leurs subordonnés. Connaissant par avance leur « tour », les hommes savaient immédiatement qui devait partir avec l'ordre à transmettre en poche, d'où, peut être, l'impression de rôles permanents. Il existait par ailleurs des officiers d'état-major dont la fonction principale était de transmettre ordres et rapports entre les différents échelons de commandement, ou entre un service militaire et un organisme civil (l'agent de liaison du ministère de la Guerre au GQG, par exemple).
Renvois : Fourrier, Section
Citations :

- « Au bout de trois quarts d'heure, un sergent couvert de boue jusqu'au casque, dégringola du parapet et remit au colonel un papier froissé : le commandant du bataillon de gauche faisait savoir que l'attaque progressait lentement (…) de très rares agents de liaison arrivaient de l'avant, entre deux rafales, avec des renseignements pratiquement nuls ». (16 avril 1917, André Zeller, *Dialogues avec un lieutenant*, Paris, Plon, 1971, p. 117.)

Ambulance
1) Véhicule de transport des blessés (sens actuel du terme).
2) Unité médico-chirurgicale, qui existe au niveau du corps d'armée. On parle de l'ambulance N° tant comme on parlerait du régiment N° tant.
Renvoi : Autochir, Brancardiers
Bibliographie : Antoine Prost, « Le désastre sanitaire du Chemin des Dames », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 137-151.
Citations :

- « Il faut maintenant voir l'état des routes, ce n'est que trous d'obus où il est totalement impossible aux ambulances de s'approcher à quatre kilomètres du front. » (Paul Mencier, *Les cahiers de Paul Mencier*, Guilherand, La plume du temps, 2001, p. 117)
- « Dans la matinée, j'allai visiter les ambulances, ou un blessé m'appelait. J'y vis des plaies affreuses et des figures d'agonie. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 129)

Anastasie
Surnom donné à la censure des journaux, lié à la représentation graphique d'une vieille femme dotée de grands ciseaux. La figure existait avant la guerre (cf. le *Nouveau Larousse illustré*, s. d., autour de 1900). Elle avait été créée dans le monde des arts, du théâtre et des lettres. Volontairement dépréciative, cette image renvoie à l'idée d'une mégère furieuse, usant de ses outils pour couper aveuglément le contenu des journaux, sans logique apparente. Née des nombreuses incohérences de traitement constatées par les contemporains dans la presse (un article sur un sujet donné censuré alors que dans un autre journal un autre article sur le même sujet « passait » en intégralité ; un article censuré reproduit dans un autre journal un ou deux jours après, cette fois sans censure ; un article anodin censuré pour d'obscures raisons…), « Anastasie » stigmatisait l'arbitraire des décisions prises par les services de censure, dans la bouche ou sous la plume de leurs détracteurs. C'est d'ailleurs cette image d'une censure irrationnelle qui se perpétua après la guerre. Dans les faits, les incohérences initiales furent assez vite remplacées par une application des consignes de plus en plus stricte et rigoureuse.

Arditi
Terme italien. Unités d'assaut italiennes créées en juillet 1917 par le lieutenant-colonel Giuseppe Bassi. Leur entraînement intensif tendait à former de nouveaux combattants sur les plans physique, technique mais également moral. Après la guerre, les divisions d'*arditi* furent peu à peu dissoutes, pour être supprimées en 1920 ; mais d'anciens *arditi* ont participé à l'expédition de Fiume de d'Annunzio et aux *squadre* fascistes.

Artiflot(s)
En argot des combattants, désignation des artilleurs, principalement par les fantassins.
Renvois : Biffe/Biffin
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citation :

- « Parfois un obus arrive sournoisement (…) Alors une voix qui sort de dessous un sac demande : « Pas de bobo par là ? » Et une autre voix, pareillement sous un sac, répond : « Penses-tu ! Y'a pas d'danger : leurs artiflots, c'est des pieds ! » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 188, 5-8 octobre 1914)

Autochir
Abréviation de ambulance chirurgicale automobile (A.C.M.). Expérimentée dès novembre 1914, elle était équipée d'une salle d'opérations mobile à 2 tables avec matériel de stérilisation et de couchage nécessitant trois camions. Son personnel comprenait 2 chirurgiens et 25 infirmiers. Cependant, elle ne pouvait fonctionner qu'en s'accolant à une formation plus lourde. Des perfectionnements furent apportés en février 1915. Un premier camion contenait la chaudière, un grand autoclave horizontal, un petit autoclave vertical, deux bouilloires, un radiateur, le linge pour médecins. Un second camion contenait les appareils de radiographie, les parois d'une baraque opératoire de 70 m², le matériel chirurgical et la pharmacie. Le troisième camion transportait le groupe électrogène et faisait fonction de « magasin ». Il y avait 23 A.C.M. (une à chaque armée) en 1917.
Renvois : Ambulance, Blessure, Brancardier
Bibliographie : Comité d'histoire du Service de Santé, *Histoire de la Médecine aux armées*, tome 3, « De 1914 à nos jours », Paris C. Lavauzelle, 1982, p. 8-9.

Azor
Dans l'argot des combattants, désigne le sac des combattants.
Renvoi : Barda
Bibliographie : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, C.R.D.P., 1995, p. 44-5
Citation :

- « J'arriverai le 27, juste pour prendre Azor, direction du camp » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 335).

Baïonnette
1) Épée ou lame qui se fixe au bout du fusil permettant d'utiliser ce dernier comme une arme de pique. Le plus souvent utilisée comme patère ou comme bougeoir. Cinq types de baïonnette différents ont été utilisés par les armées françaises au cours de la guerre. Quatre étaient des « épées-baïonnettes » qui différaient par la forme de leur garde et du support de fixation, mais possédaient une longueur de lame fixe de 520 mm. Le dernier type, appelé « sabre-baïonnette » disposait d'une lame plus courte, de 400 mm.
2) Titre d'un journal satirique apparu en 1915, initialement intitulé *A la baïonnette*
3) Charge ou attaque à la baïonnette : attaque avant laquelle on fixe les baïonnettes sur les fusils. L'expression est ambiguë car la baïonnette est en fait rarement employée lors du combat (on compte seulement environ 0,3% de blessés à l'arme blanche sur l'ensemble de la guerre.)
Renvois : Nettoyeur/Nettoyage de tranchées
Bibliographie
B. Couliou et C. Marty, « La représentation de la charge à la baïonnette, entre affirmation nationale et affirmation de soi », dans R. Cazals, E. Picard et D. Rolland dir., *La Grande Guerre, pratiques et expériences,* Toulouse, Privat, 2005, p. 149-158.
Citations :

- « L'usage était de mettre baïonnette au canon au départ de l'attaque : ce n'est pas une raison pour l'appeler une attaque à la baïonnette plutôt qu'une attaque en molletières » (Jean Norton Cru, *Témoins: essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928,* Paris, Les Étincelles, 1929, p.29)
- « [Lors d'une panique irraisonnée] je dus rallier les hommes tant bien que mal et leur faire mettre baïonnette au canon, moins pour parer à un danger auquel je ne croyais guère que pour les rassurer et surtout pour les empêcher de tirer à tort et à travers et de se blesser entre eux. » (Marc Bloch,

« Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 132)

Bande molletière
Elément de l'équipement des fantassins français, constitué d'une bande en drap de laine enroulée autour du mollet.
Renvois : Bleu horizon, Capote
Citation :

- « Le village est déjà occupé par des fantassins alpins du 97e en molletières et béret » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 26)

Banquette
Dispositif aménagé dans la tranchée de première ligne permettant à un soldat de s'installer en position de tir, généralement couché ou incliné.
Renvois : Créneau, Parapet
Bibliographie : Rémy Cazals, « Tranchées et boyaux », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103.
Citations :

- « On creuse des banquettes pour qu'on puisse tirer commodément et non en se cramponnant des genoux et des pieds » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 23)

Barbelé
Fil de fer garni de pointes, dit barbelé. Elément important du « système-tranchées », placé devant les tranchées de première ligne afin d'empêcher et de ralentir l'avance des troupes adverses. Le fil barbelé est fixé sur des montants, fréquemment installé en plusieurs lignes successives, dénommés « réseaux ». Leur mise en place et leur réparation, effectuées généralement de nuit, constituent une part importante des travaux des combattants aux tranchées. Des ouvertures sont ménagées dans les barbelés afin de permettre le passage des soldats pour les patrouilles (v.) et coups de main (v.). Les préparations (v.) d'artillerie avant une offensive ont pour but de détruire au moins partiellement les barbelés adverses.
Renvois : Brun (réseau), Queue de cochon
Bibliographie : Olivier Razac, *Histoire politique du barbelé : la prairie, la tranchée, le camp*, Paris, La Fabrique, 2000 ; Rémy Cazals, « Tranchées et boyaux », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103.
Citations :

- « C'est pendant un court moment de calme que nous pouvons apercevoir devant nous, une rangée de barbelés intacts dans lesquels nos soldats sont venus se briser. » (Maurice Peurey, *Et pourquoi une fourragère à l'épaule?*, Sablé, M. Peurey, 1981, p. 62, avril 1917)
- « Durand se débat comme un blaireau pris au collet dans les griffes d'une pelote de barbelés » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 16).
- « Munis chacun d'un fuseau de fil de fer, d'une cisaille et d'un marteau, nous déroulions le barbelé ; l'entourions autour des piquets que d'autres avaient plantés et l'emmêlions de notre mieux. Les pointes effilées nous déchiraient les mains, accrochaient nos habits. » Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 30).
- « 5 octobre 1915. Nous devons attaquer à 13 h ; le bombardement violent que nous subissons est démoralisant ; nos obus tapent souvent près de nos tranchées, ou derrière, tandis que, devant, nous voyons un réseau de fil de fer barbelé d'au moins quarante mètres de largeur, impénétrable et presque intact ; impossible que nous passions. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, p. 35-36, Artois).

Barda
En argot des combattants, désigne l'équipement du soldat. Le terme prend souvent une connotation négative en raison du poids de celui-ci qui peut dépasser les 35 kg, et de la pénibilité qu'il y a à s'équiper ou se déséquiper aux tranchées.
Renvois : Azor, Bouthéon, Lebel
Citations :

- « A ses côtés, les bonhommes s'agitaient, se heurtaient, ronchonnant et sacrant; l'unique souci les tenaillait de "monter leur barda" et rien n'allait au gré de leurs désirs ». (Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin 1914-1915*, Paris, Agone, 2000 [1e éd. 1920], p. 192)

- « Dumoulin, plus simplement, s'est résigné à la noyade. On le retrouvera, dans les deux mètres d'eau d'un trou de marmite où les quarante kilos de son « barda » l'ont enfoncé sans rémission. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p . 16).

Barrage
1) Tir d'artillerie défensif violent et serré pour empêcher la progression de l'ennemi
2) Tir d'artillerie offensif violent et serré. Le barrage est dit roulant lorsqu'il se déploie en fonction d'un horaire arrêté à l'avance (ex. : 100 mètres toutes les trois minutes) et que l'infanterie doit suivre derrière les obus pour arriver sur les tranchées adverses avant que les défenseurs ne soient sortis de leurs abris. On ne peut arrêter la progression d'un tel barrage qui met en jeu un grand nombre de canons. Parfois l'infanterie ayant avancé trop vite tombe sous les coups de l'artillerie amie, plus fréquemment l'infanterie se trouve arrêtée par des éléments résiduels et on dit alors que « le barrage décolle », c'est-à-dire qu'il part plus en avant laissant les fantassins en rase campagne face à un ennemi qui est à nouveau en place dans ses tranchées et qui les cloue sur place. Le barrage roulant est une innovation tactique apparue à l'été 1916.
Renvois : Eclat, Fusant, Percutant, Tir d'artillerie
Bibliographie : Michel Goya, *La chair et l'acier. L'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 208 ; 305.
Citations :

- « la canonnade fait rage, chérie. Ils contre-attaquent avec fureur et nous faisons des barrages d'artillerie. La craie de Champagne, bouleversée par l'artillerie et retournée par les obus semble pareille à une moraine. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 359, lettre du 3 mars 1915)
- Un des chapitres de l'ouvrage de Jean Bernier est intitulé « chanson du tir de barrage » : « Aime la terre fantassin, aime-là ! C'est ta forte cuirasse et c'est ton seul espoir. Le défi du soldat à l'air libre ! L'obscénité du macchabée non enterré ! Mort ou vif, tu dois être dedans. Sous le tir de barrage, renifle son odeur qui te rassure. Bénis le fantassin précédent qui a creusé le trou sauveur et si, par aventure, tu t'arrêtes sur la plaine, tire de ton ceinturon ta pelle-bêche précieuse et creuse » (Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin 1914-1915*, Paris, Agone, 2000 [1e éd. 1920], p. 163)

Bataillon
Fraction d'un régiment subdivisée en plusieurs compagnies. En 1915, le bataillon d'un régiment (2 ou 3 bataillons selon les cas par régiments) comprend un état-major, un petit état-major et 4 compagnies, environ 1000 hommes au total. Dans certains cas, le bataillon est une unité autonome qui n'est donc pas comprise dans un régiment et qui relève directement du commandant de la brigade ou de la division (bataillons de chasseurs à pied ou alpins, bataillons de tirailleurs sénégalais…). Le bataillon est en général commandé par un capitaine ou un commandant. L'abréviation argotique du bataillon est le « bâton ».
Renvois : Brigade, Compagnie, Division, Escouade, Régiment, Section
Citation :

- « Notre bataillon, puis le 6e bataillon, furent quelque temps commandés par un capitaine qui était un grossier personnage et un pleutre. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 160)
- « -V'nez voir, mon lieutenant ; v'nez voir comment qu'ils ont salopé la crèche [le cantonnement], les bon'hommes du 1er bâton. » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 501)

Batterie
Ensemble coordonné de canons, faisant partie d'un régiment d'artillerie. Elle est commandée par un capitaine secondé par deux lieutenants. Elle se décompose au front en deux éléments : la batterie de tir proprement dite, sous les ordres directs du capitaine et des lieutenants, avec les quatre canons et leurs servants et les téléphonistes commandés par un brigadier ; les échelons, installés plus loin en arrière, sous les ordres d'un adjudant, qui rassemblent les chevaux et tout le matériel autre que les canons. Au repos, les deux éléments sont regroupés.
Renvois : Artiflot, Feuille de calcul, Pièce, Servant
Bibliographie : André Aribaud, *Un jeune artilleur de 75*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc, 1984, p. 18-19.
Citations :

- « Trois batteries ennemies tirent ensemble sur la nôtre. Nous les avons bien reconnues au bruit des explosions: 77, 105 et 150 » (Paul Lintier, *Avec une batterie de 75. Le tube 1233. Souvenrs d'un chef de pièce 1915-1916*, Paris, L'Oiseau de Minerve, 1998, p. 200)
- « Là-haut, sur le rebord du plateau, nos yeux distinguent les geysers des « gros noirs » allemands; dissimulées à la lisière, les batteries de 75 aboient, sifflent, arrachent le tympan: l'affaire est lancée. » (Jean-Pierre Biscay, *Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section*, Montpellier, Causse, 1973, p. 73)

Bec/Bec de gaz
Dans l'argot des combattants, désigne l'échec d'une opération militaire, en particulier d'une offensive. Le terme est repris et adapté de l'argot parisien, dans lequel un « bec de gaz » désigne un policier.
Renvois : Coup, Percée
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « La nuit dernière les Boches ont voulu attaquer, mais ils sont tombés sur un « bec », nous leur avons tué trois hommes » (Lettre d'un soldat du 60e BCP, Rapport du contrôle postal, 3 mars 1917, SHDT 16 N 1388)
- « De fait, on s'attendait à trouver peu de chose devant nous, et maintenant on tombe sur un beau bec… » (Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, coll. « Hachette Littératures/Pluriel », p. 239, 17 avril 1917)

Biffe, biffin
Mot d'argot détourné de son sens original de chiffonnier et adopté par dérision par les fantassins pour se définir. Le biffin est celui, miséreux, qui gagne sa vie en récupérant et revendant les objets usagés dont les autres ne veulent plus. Le fantassin s'est assimilé à cet être errant, sans ressources, sale, mal habillé, rejeté par la société bien pensante.
Renvois : Artiflot, P.C.D.F.
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918 ; Jacques Meyer, *La Biffe*, Paris, Albin Michel, 1928.

Bivouac
Terme militaire qui désigne le fait d'établir un campement provisoire à l'extérieur, et, par extension, un repas ou une nuit passés dehors. Le terme tend à être davantage utilisé au début de la guerre, avant l'installation dans les tranchées, il s'applique ensuite lors des déplacements entre secteurs.
Renvois : Faisceaux
Citations :

- « Nous passâmes la nuit dans un bois. En été, quand il fait beau, il n'y a pas de plus agréable lieu de bivouac et je crois bien de plus agréable chambre à coucher » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, août 1914 p. 122)

Bled
Mot arabe désignant la campagne, popularisé par les troupes servant en Algérie, utilisé dans l'argot des combattants de 1914-1918 pour désigner le terrain libre, en particulier celui qui se situe entre les lignes de tranchées opposées.
Renvois : No man's land
Citation :

- « Le danger ? Quel danger ?… comme si on ne risquait pas plus à bagoter dans le bled, découvert de la tête aux pieds, qu'à se terrer derrière des parapets larges comme ça !… » (Maurice Genevoix, *Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 516)

Blessure (Bonne, Fine)
Blessure du combattant suffisamment sérieuse pour lui permettre d'être évacué du front mais n'impliquant pas de séquelles trop importantes ; en ce sens, elle peut paraître un sort meilleur que la vie aux tranchées.
Renvois : Filon
Citations :

- « Bonne blessure, il s'en va content » (Eugène Desgranges a propos d'un de ses camarades en 1915, cité dans *"Je suis mouton comme les autres": lettres, carnets et mémoires de poilus drômois et de leurs familles*, Valence, Peuple libre/Notre temps, 2002. 466)
- « Chic ! J'ai la bonne blessure ! » (exclamation d'un caporal dans Jean-Pierre Biscay, *Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section*, Montpellier, Causse, 1973, p. 72)
- « Si les Boches étaient assez chics pour me blesser légèrement, c'est là que ton Gaston serait heureux, aussi je n'attends que cela » (Lettre d'un combattant du 45e BCP, 1917, Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998, p. 121).

Bleus, bleuet, bleusaille
Désignation dans l'argot militaire d'un soldat inexpérimenté, n'ayant pas ou peu vu le feu. Les « bleuets » désignent en particulier les soldats de la classe 1917, le terme apparaît dans un article de L. Descaves dans *Le Journal.*
Renvoi : Classe

Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Nous ne sommes pas des bleus dans le métier. » (Lettre de Marcel Papillon à ses parents, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 114)
- « Je demandai naïvement à mes voisins ce qui m'était arrivé; ils me regardèrent de travers, croyant que je me moquais d'eux, puis comprenant mon ignorance de bleu. Mon cabot Hipp m'expliqua que c'était trois obus de 150 ou de 210, aux effets souvent terribles et d'où on se garait difficilement, à cause de leur rapidité d'arrivée. » (André Mestrallet, *Souvenirs et feuilles de route d'un poilu de la grande guerre, 1914-1918*, Paris, La pensée universelle, 1987, p. 37)
- « Ça va, bleusaille, ferme ta gueule et commande ». (apostrophe d'un soldat à un jeune officier dans le témoignage d'Albert Cruchard, cité par Antoine Prost, « La guerre de 1914 n'est pas perdue », *Le Mouvement Social*, n°199, avril-juin 2002, p. 101.

Bleu horizon
Nom donné à la couleur de l'uniforme français adopté après la bataille de la Marne en septembre 1914, pour rompre avec la visibilité désastreuse des pantalons rouge garance utilisés jusque-là. La distribution des nouveaux uniformes s'étale dans le temps jusqu'en 1915.
Renvois : Bandes molletières, Capote, Feldgrau
Citations :

- Un témoin évoque la « grande tache bleu horizon de centaines de cadavres amoncelés au même endroit » après l'offensive Nivelle de 1917 (Émile Carlier, *Mort? Pas encore! Mes souvenirs 1914-1918 par un ancien soldat du 127e R.I.*, Douai, Soc. archéologique de Douai, 1993, p. 69)

Blockhaus
Abri pour tireur (fusil, mitrailleuse ou canon). Construit à l'origine en madriers puis bétonné à partir de mars 1915 (le terme bunker n'apparaît qu'avec la Seconde Guerre Mondiale). Equivalent allemand de « fortin » pour les Français.
Renvois : Abri, Banquette, Créneau
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Bobard
En argot des combattants, désigne un renseignement faux, non vérifié, ou encore une rumeur. On parle par exemple de « bobards de feuillées ». Le terme fait aussi fréquemment référence aux informations véhiculées par les journaux envers lesquelles les combattants ont une méfiance croissante
Renvois : Bourrage de crânes, Tuyaux
Bibliographie : Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006 [1e éd. 1921], pp. 293-316.
Citations :

- « Le 17 août [1914], à 2 heures du matin, nous arrivons à Belfort. Tiens, ce n'est pas précisément le secteur des Alpes ! Ah, ces bobards ! » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 25)

Boche, Bochie
Désignation des Allemands par les Français. L'origine du terme fit débat dès les années de guerre, il est probable qu'il s'agisse d'une abréviation de l'argotique « alboche » pour « allemand ». Cette désignation, comme substantif ou comme adjectif, s'impose massivement aussi bien pour les civils que les combattants. Il est à noter que cette manière devenue habituelle de nommer l'adversaire ne véhicule pas nécessairement l'hostilité, et peut être employée par les combattants sans animosité. Par extension l'Allemagne peut être désignée comme la Bochie et l'Autriche-Hongrie comme l'Austrobochie.
Renvois : Fritz, Pruscos
Citations :

- « Depuis quelque temps nous faisons de l'instruction dans un camp en vue de la prochaine offensive finale. Nous préparons quelque chose de soigné pour messieurs les boches » (Lettre de mars 1917 citée dans Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p. 124)
- « Ignoble race de boches. Je ne sais ce que l'avenir me réserve. Mais si l'occasion s'en présente, il n'y a pas de pardon, je le [son frère Joseph qui vient d'être tué] vengerai. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 253, 27 novembre 1915)
- « Septembre 1914. Je vous envoie la vue du château d'If ou dernièrement j'ai fait une ballade en canot-auto. J'ai vu les têtes carrées des Alboches qui sont prisonniers ». (Gérard Baconnier, André

Minet, Louis Soler, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985 p. 116.)

- « Dès le début, on avait décidé que l'Allemand était un déplorable soldat. Mal habillé, mal nourri, sans volonté et sans courage, il était voué à une défaite certaine, éclatante et rapide. L'opinion s'est modifiée depuis. On a compris qu'on diminuait singulièrement le mérite des vainqueurs en proclamant ainsi par avance l'impuissance des vaincus. On a reconnu que les soldats allemands étaient mieux organisés et mieux équipés qu'on ne le pensait. Mais ils sont restés, aux yeux de la plupart des gens, des individus totalement dépourvus de qualités. Cruel, inintelligent, incapable d'initiative, toujours prêt à fuir au danger, tel est le portait « classique » du « Boche. » (Georges Bonnet, *L'âme du soldat*, Paris, Payot, 1917, p. 52)
- « Enfin! Voilà que Bochie et Austrobochie se liquéfient. C'est comme une montagne de neige qui s'écroulerait au printemps. » (Henri Fauconnier, *Lettres à Madeleine 1914-1919*, Paris, Stock, 1998, p. 324, 30 octobre 1918)
- « Les Boches ne sont pas plus vaches que nous, ce sont les chefs qui le sont » ; « Vive les Boches ils ne sont pas si cons que nous ils ne s'en font pas » (Graffiti de soldats permissionnaires sur des trains, 4/7/1917 et 15/7/1917, Rapports de l'inspection des Chemins de fer du Nord, SHDT 16N1523)
- « Avec les Boches, nous sommes de vrais camarades. » (Lettre d'un soldat du 217e RI, contrôle postal du 24 janvier 1917, SHDT 16N1392.)

Boucherie
Dans le langage des combattants, désignation d'une opération militaire particulièrement meurtrière. Le terme peut aussi être une désignation de la guerre dans son ensemble.
Renvois : Bec
Citations :

- « Je vois que l'on va aller à la boucherie. Je ne sais pas comment l'on pourra s'en tirer. C'est bien triste une existence pareille » (Contrôle postal, Rapport 17/3/1917, 74e RIT, SHDT 16N1388)
- « Malheureusement, je ne crois pas les grandes boucheries terminées. Il faudra sacrifier des masses d'hommes pour enlever des positions comme le fort de Brimont, et ce n'est pas les cavaliers qui marcheront. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 120)
- « Le col [de la Chipotte], lui, a été un immense tombeau. Pauvres victimes à la bouche emplie de terre, à jamais muettes ! Combien avez-vous été à perdre la vie sous les arbres ? Qui se souviendra de vous ? Cette boucherie, Seigneur, pourquoi ? » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 47)

Boule
Pain du soldat, ainsi désigné en raison de sa forme. Le pain est une des bases de la ration quotidienne, à proportion d'une demi-boule par jour.
Renvois : Pinard, Popote, Roulante
Citation :

- « La boule, la demi-boule de pain plutôt, est joliment diminuée, et elle aura bien de la peine à arriver jusqu'à ce soir. Il y a longtemps que je n'ai mangé du bon pain, du pain civil, depuis la Belgique. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 138-9, 2 nov 1914)

Bourrage de crânes
Désignation irrévérencieuse du discours dominant patriotique. L'expression, apparue dans la langue française à la fin du XIXe siècle, prend un sens nouveau au cours de la Première Guerre mondiale, et est dès lors employée par les combattants qui acceptent mal le décalage entre « bourrage de crânes » et réalités de la guerre des tranchées. Bien qu'elle soit souvent, à tort, comprise en ce sens, l'expression, dans l'esprit des soldats, n'est pas un synonyme argotique de « propagande », s'en distinguant par le caractère mensonger des affirmations qu'elle stigmatise – alors que la propagande en tant que telle peut également s'appuyer sur des faits réels. Se diffusant peu à peu à la sphère civile, le terme apparaît progressivement dans une fraction de la presse s'élevant contre les articles outranciers des journaux au zèle patriotique le plus affirmé (*le Canard enchaîné*, fondé par Maurice Maréchal en septembre 1915, procède à l'élection du « Grand chef de la tribu des bourreurs de crâne »par le biais d'un vote proposé à ses lecteurs le 29 novembre 1916. Les résultats, publiés le 20 juin 1917, donnent la préséance en la matière à Gustave Hervé, suivi de près par Maurice Barrés et Charles Humbert). C'est avant tout la presse qui est accusée de diffuser le « bourrage de crânes », mais d'autres vecteurs d'information sont également critiqués de la sorte par les soldats.
Renvois : Bobard
Bibliographie : Fabrice Pappola et Alexandre Lafon, « Bourrage de crânes et expérience combattante », dans *La Grande Guerre, pratiques et expériences*, sous la dir. de Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis

Rolland, Toulouse, Privat, 2005, p. 311-320 ; Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 20-21.
Citations :

- « Pendant la guerre, tandis que les chefs militaires, la presse, les élites bourgeoises, les orateurs publics, les gouvernements rivalisaient de grandiloquence, de noblesse et de sublimité, le peuple des tranchées, gouailleur et terriblement lucide, leur jeta soudain ce mot terrible à la face : " bourreurs de crânes !" » (Jean de Pierrefeu, *L'Anti-Plutarque*, Paris, Les éditions de France, 1925, p.36)
- « On a trop souvent traité le soldat comme un enfant et abusé de sa crédulité ; il ne veut plus être dupé, il écoute, se tait et ne croit pas. Il ne pense qu'à lui ; tout ce qu'il entend ou lit, c'est, suivant son expression « du bourrage de crâne » (lettre d'un combattant du 299e R.I. cité dans Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998, p. 204)
- « Mais le chansonnier qui éleva le bourrage de crânes à des hauteurs insoupçonnées jusqu'alors fut Théodore Botrel ; celui-ci s'honorait de l'amitié et de l'admiration de Maurice Barrès, qui avait écrit pour son livre *Les Chants des bivouacs* une préface où il notait avec satisfaction : « Millerand a fait une jolie chose : il a chargé Botrel de se rendre dans tous les cantonnements, casernes, ambulances, hôpitaux pour y dire et chanter aux troupes des poèmes patriotiques. » En réalité, les Poilus « commandés de corvée de Botrel » auraient tout fait pour y échapper. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 314).

Bouthéon/Bouteillon
Marmite militaire de campagne qui fait partie de l'équipement des fantassins, du nom de l'intendant qui l'inventa. La forme « bouteillon » est une déformation fréquente.
Renvois : Barda
Bibliographie : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, C.R.D.P., 1995, p. 72
Citations :

- « Quand les obus tombaient trop près, je posais mes deux bouteillons devant moi et me couchais à plat ventre pour parer les éclats, quand la rafale était terminée, je repartais, ainsi je suis parvenu à revenir avec mon chargement au complet » (Alphonse Thuillier, *Mes mémoires de soldat. Un bleuet du 94e R.I.*, Rouen, R. Ternon, 1981, p.89)
- « Énumérons le bagage moyen (...) dans les secteurs qui ne sont pas de tout repos : (...) gamelle, boutéhon (sorte de marmite) pour le transport des aliments ; deux litres de vin ; café ou eau dans un bidon (...) » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 13)

Boyau
Un boyau est une voie de communication entre deux lignes de tranchées. C'est par les boyaux que « montent » et « descendent » les unités lors des relèves , non sans problèmes, dus à l'étroitesse du boyau qui peut empêcher les files d'hommes de se croiser, et aux ramifications multiples qui font s'égarer les unités.
Renvois : Descendre, Lignes, Monter, Relève, Sape
Bibliographie : Rémy Cazals, « Tranchées et boyaux », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103.
Citations :

- « dans le secteur de Verdun, terre calcinée, ravagée, repérée, où les obus des canons lourds s'acharnent chaque nuit sur les routes et les pistes et menacent tous les abris jusqu'à dix et quinze kilomètres, les chemins de relève sont longs, les boyaux interminables. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 17)
- « Le boyau c'est en petit les grands boulevards à l'apéritif. On s'y heurte, on s'y croise à l'heure des relèves, et l'on se demande si on arrivera un jour au bout (...) Le boyau est un cloaque où l'eau se plaît. Eau et boue vous enlisent jusqu'au genou et la circulation en est d'autant plus difficile (...) Vous voyez tout près le but et vous n'y arrivez jamais. Le boyau est un farceur. Le boyau est macabre. Tel une allée du cimetière il serpente entre des croix de bois, parmi les arbres décapités, ses parois s'ornent de bas-reliefs sculptés en pleine chair humaine... ». (« Le boyau » de Ch. Dehaene. Signé : Les Eparges, 1915 in *Almanach du Combattant*, 1923, p. 331)

Brancardiers
Militaires chargés de la récupération et du transport des blessés aux tranchées et sur le champ de bataille. Leur tâche est rendue particulièrement périlleuse par la disparition progressive des trêves destinées à permettre la récupération des blessés.
Renvois : Ambulance
Bibliographie : Antoine Prost, « Le désastre sanitaire du Chemin des Dames », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 137-151.
Citations :

- « Quand les brancardiers, qui sont fourbus et que tous les officiers engueulent parce qu'ils ne vont pas assez vite à leur gré, ont fini d'enlever tous les blessés de sur le terrain, on enterre les morts. » (Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, coll. « Hachette Littératures/Pluriel », p. 252, 8 mai 1917)
- « Mais soudain, de toutes ses forces, Petitbru se met à hurler : « Je n'peux pas ! Je n'peux pas ! Brancardiers ! Oh ! mon pied ! Brancardiers ! Les brancardiers ! » Sa voix s'étrangle. Il scande, hors de lui, jetant les syllabes à coups de mâchoire enragés : « Bran-car-diers !... Bran-car-diers ! » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 694)

Breveté/Brevet
Se dit d'un officier passé par l'École de guerre. Créée en 1880, celle-ci a pour fonction théorique de former, par le biais d'un cursus de deux ans, une partie des officiers français aux notions stratégiques et techniques les plus modernes. Devant justifier pour entrer à l'Ecole Supérieure de Guerre de cinq années de service actif, dont trois au sein d'une unité opérationnelle, l'officier se voit octroyer, au terme de sa formation complémentaire, le diplôme faisant de lui un « breveté », ce qui constitue dans la plupart des cas un puissant accélérateur de carrière et de promotion.
Bibliographie : Michel Goya, *La Chair et l'Acier*, Paris, Tallandier, 2004, p.27 sq.
Citation :
- « L'officier de l'E.M. breveté qui ne se sera jamais battu, qui aura multiplié les ordres sanglants et irréalisables sera devant l'Histoire, le grand responsable. » (Abel Ferry, Carnets secrets 1914-1918, Paris, Grasset, 2005, p. 359, 6 mars 1915)

Brigade
Pendant la Grande Guerre, la brigade est une unité constituée par deux ou trois régiments (selon les cas) réunis sous le commandement d'un général.

Brisques
Élément décoratif de l'uniforme français qui signale la durée de la présence au front et les blessures subies.
Renvois : Croix de guerre, Fourragère
Citations :
- « Galons en forme d'accent circonflexe qui se portaient sur la manche gauche. Les combattants avaient droit à une brisque pour la première année de présence au front, puis une pour chaque nouvelle période de six mois. Chaque blessure donnait droit à une autre brisque qui se portait sur la manche droite. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 324).

Brun (réseau) :
Rouleau de fil de fer barbelé, prêt à l'emploi, qui a l'avantage de pouvoir être déployé et déplié rapidement en avant des tranchées.
Renvoi : Barbelé

Bureaux (1er, 2e, 3e)
L'organisation générale de l'armée fonctionne traditionnellement en une division en quatre bureaux. Le premier s'occupe de l'organisation générale et des questions de personnel (mobilisation, effectifs, questions de justice militaire, chancellerie, etc) Le 2e bureau recueille et évalue tout ce qui concerne l'ennemi. Le troisième bureau met au point les plans d'opération et en assure la mise en œuvre. Le quatrième bureau suit particulièrement la question des transports et donc de l'acheminement des troupes, denrées et matériel vers l'avant et les évacuations vers l'arrière. Cette organisation se retrouve depuis l'administration centrale de l'Armée à Paris jusqu'au niveau division, le personnel affecté diminuant en nombre au fur et à mesure que l'échelon hiérarchique est moins élevé. En 1914-1918, les termes ont été utilisés avec une variante pour le niveau GQG où le terme 4e bureau n'a pas été utilisé, la fonction étant remplie par la « Direction de l'Arrière », d'une grande importance dans une guerre, mettant en œuvre un intense effort logistique, tandis que le 3e bureau est le plus prestigieux de tous (il est logé à l'étage noble de l'Hôtel du Grand Condé à Chantilly, juste à côté du major général et des aides majors généraux). C'est lui qui est chargé d'établir les plans stratégiques. Après le colonel Pont, c'est le colonel Gamelin qui est à sa tête en 1915. Au niveau de l'Administration Centrale, existera un cinquième bureau traitant de la guerre économique et de l'information.
Renvois : GQG
Citations :
- « Le 3e bureau, sur les données du 2e, chargé de découvrir les intentions de l'ennemi, établit les plans d'opération. Le 1er bureau assure la mise en état des effectifs et l'armement nécessaire ; il fournit l'instrument dont le 3e bureau a besoin pour réaliser ses projets » (Jean de Pierrefeu, *GQG, secteur 1*, Paris, L'édition française illustrée, 1920, t. I, p. 30).

Cabot
En argot des combattants, désignation familière d'un caporal.
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Je demandai naïvement à mes voisins ce qui m'était arrivé; ils me regardèrent de travers, croyant que je me moquais d'eux, puis comprenant mon ignorance de bleu. Mon cabot Hipp m'expliqua que c'était trois obus de 150 ou de 10, aux effets souvent terribles et d'où on se garait difficilement, à cause de leur rapidité d'arrivée. » (André Mestrallet, *Souvenirs et feuilles de route d'un poilu de la grande guerre, 1914-1918*, Paris, La Pensée universelle, 1987, p. 37)
- « *Actuellement*, sur les 17 dont était composée l'escouade à notre départ de Troyes le 4 août 1914, il en reste encore 1 seul et unique : c'est *moi* avec le cabot. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 263, 21 décembre 1915)

Cafard
Dans l'argot des combattants, désigne un mauvais état psychologique. Le « cafard », fréquent avant une offensive ou au retour d'une permission, prend des sens différents selon les individus : énervement, tristesse prolongée, dépression, peur ou angoisse de la mort.
Citations :

- « Et pendant cette soirée du 19 [mai 1916] (soirée d'angoisse et de tristesse), l'on nous a distribué à chacun 4 boîtes de singe, 48 biscuits et 300 cartouches, tout un fourbi qui nous donnait le cafard; ça commençait à sentir mauvais car les munitions que l'on donnait, ainsi que les vivres, n'étaient sans doute pas pour aller au grand repos. » (François Barge, *Avoir vingt ans dans les tranchées*, St-Pourçain-sur-Sioule, C.R.D.P., 1984, p. 17)
- « J'ai un gros cafard ; c'est peu plaisant un retour de permission ; celui-ci encore plus dur que les précédents car cette fois, on sait qu'il y a quelque chose dans l'air et qu'est-ce qu'il va se passer, hein ! »(Contrôle postal, SHDT 16N1388, Rapport du 24/3/1917, 279e RI)
- « Aujourd'hui 15 août, pas de messe ni d'office religieux, la vie de brute qui continue toujours. Cafard plus renforcé à cause des souvenirs que ce jour évoque : fête de Marie [sa femme], ouverture de la chasse, pèlerinages, etc. Quand donc la fin de cette triste vie et le retour à la vie de famille ? » (Joseph Bousquet, *Journal de route 1914-1917*, Bordeaux, Editions des Saints Calus, 2000, p. 64, 1916).

Cagna
Abri léger, dans la terre ou fait de boisages, où peuvent se tenir les combattants en cas de bombardements ou d'intempéries par exemple. Les abris de première ligne peuvent être dénommés cagnas mais c'est relativement rare, le terme s'applique davantage aux secondes lignes et en deçà. Le mot est d'origine indochinoise, sans doute transmis par des troupes coloniales.
Renvois : Abri, Gourbi, Guitoune
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- «L'obus est tombé juste sur la cagna ; tout a cédé : les poutres, les étais, les rondins sont en poudre. La terre a comblé tout ça. Les malheureux ont un mètre de débris au dessus d'eux ! ». (Carnet de Raoul Pinat, in *Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front*, Radio France/Librio, 1998, p. 52.
- « La position est très mal aménagée. Les abris paraissent dater du début de la campagne et n'avoir jamais été consolidés. Nous avons quitté des canhas larges et profondes recouvertes de deux couches de troncs d'arbres. Nous ne trouvons ici que des trous où il faut pénétrer en rampant, dont une simple rangée de branchages forme la toiture misérable. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 74, 19 mars 1915)
- « Je t'écris d'une petite cagna en planches, élevée sur une pente de gazon, seule au milieu des bois et d'où l'on voit la ligne marmitée des tranchées allemandes. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 373, lettre du 9 mars 1916)

Caillebotis
Élément (généralement en bois) à claire-voie placé au fond des tranchées et boyaux afin d'affermir celui-ci et de permettre la circulation malgré les intempéries et la boue.
Renvois : Boyau
Citations :

- « Le fond de nos tranchées et boyaux est le plus souvent recouvert de caillebotis (ou spardeck ou échelles japonaises), sortes de claies en lattis et en planches posées à même le sol ou sur des piquets

pour recouvrir les fondrières. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 33).

Calibres
La nature et la puissance d'une pièce d'artillerie se mesure en 1914-1918 avant tout à son calibre (diamètre à l'embouchure), exprimé en millimètres. Les combattants apprennent à reconnaître (à leur son ou à leur impact) ces différents calibres et évoquent ainsi des « 75 » (v.), « 77 », « 150 », « 210 » etc.
Renvois : Départ, Fusant, Percutant
Bibliographie : André Loez, « "Le bruit de la bataille." Le paysage sensible du combattant sur le Chemin des Dames », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 212-223.
Citations :

- « Le bombardement depuis notre pays est d'une violence extrême qui, finalement, fait cesser le tir ennemi complètement. Tout les calibres y sont, depuis le 75 jusqu'au 400 qui battent eux aussi la mesure. » (Paul Mencier, *Les cahiers de Paul Mencier*, Guilherand, La plume du temps, 2001, p. 170)
- « Quelques marmites non éclatées nous révèlent leur respectable calibre : 150 et 210. Chaque obus arrive précédé d'un bruit sourd. Le départ vient donc de loin. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 40)

Camouflet
(guerre des mines) Contre-mine destinée à détruire sous terre une mine adverse et ne produisant pas d'entonnoir.
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Cantonnement
Désigne à la fois le lieu où sont stationnés les troupes hors des lignes, et la situation de celles-ci. En ce sens, c'est un synonyme partiel de « repos ». Les cantonnements sont le plus souvent des villages légèrement en arrière du front ; ils peuvent aussi être provisoires et faits de tentes ou de baraques Adrian (v.). Le verbe « cantonner » désigne le fait d'être ou de s'installer au cantonnement.
Renvois : Descendre, Monter
Citations :

- « L'état d'aménagement des cantonnements occupés par le premier bataillon du 90e R.I. m'est signalé comme particulièrement défectueux. Les moyens de chauffage feraient défaut, la paille serait trop usagée et pleine de vermine, les paillasses dans un état de saleté repoussant. » (Rapport cité par Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998, p. 42)
- « J'ai changer de cantonnement encore une fois : je suis dans le département de la Somme. J'ai eu la veine de tomber sur une brave femme qui fait tout pour m'être agréable. Nous mangeons ensemble. » (Joseph Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 88, 10 février 1915)
- « Nous cantonnerons ce soir à Jeanménil, d'où nous sommes partis il y a peu. (…) Chacun s'affaire activement à une nouvelle installation dans des demeures bombardées ou pillées. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 49)

Capote
Vêtement enveloppant et chaud constitutif de l'uniforme français, destiné à protéger des intempéries. La capote connaître plusieurs modèles, droits et croisés, au cours de la guerre.
Renvois : Bleu horizon
Citations :

- « Quand la pluie cessait pour quelques instants, bien vite nous allumions des feux ; nous brûlions nos capotes et nos souliers, à force de les faire sécher. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 133)
- « La capote humide et boueuse pèse lourdement ; ses pans entravent la marche. Il y a lieu de se demander si, dans le temps d'attaque, la vareuse ne devrait pas remplacer la capote qui gêne les mouvements et ne protège pas efficacement de la pluie. Les Allemands attaquent d'ordinaire en vareuse. » (Rapport du Lieutenant-Colonel Auvergon commandant le 72e RI, 7 novembre 1916, cité dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p., 262)
- « Il paraît que nous aurons une nouvelle tenue. On nous enlèvera nos capotes bleues pour nous donner des espèces de pardessus gris comme les boches. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 348, 28 octobre 1917)

Caviarder
Rendre illisible par raturage certains passages d'une lettre. Cette opération est effectuée par les commissions de contrôle postal.
Renvois : Contrôle postal
Bibliographie : Bruno Cabanes, « Ce que dit le contrôle postal », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, p. 55-75.

Cervellière
Calottes de métal diffusées au début de la guerre pour protéger la tête du soldat sous un képi, servirent souvent pour la cuisine Remplacées ensuite par un casque métallique.
Renvois : Adrian (casque)
Bibliographie : Liliane et Fred Funcken, *L'uniforme et les armes des soldats de la guerre 1914-1918*, 1, Paris, Casterman, 1970, p. 20

Char
Le terme « char d'assaut » apparaît durant le conflit. Leur première utilisation est l'œuvre des Anglais, sur la Somme, le 15 septembre 1916, sous le nom de « tanks ». En France, on crée en 1917 « l'artillerie spéciale » (A.S.) sous les ordres du général Estienne. Les chars sont utilisés pour la première fois le 16 avril 1917 au Chemin des Dames où ils subissent un échec. Ils jouent ensuite un rôle militaire décisif en 1918 (Chars Renault). Leur nom ne s'impose que progressivement face aux termes « tank » et « cuirassé terrestre ».
Bibliographie : André Loez, « Le baptême du feu des chars d'assaut », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103 ; Michel Goya, *La chair et l'acier. L'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, pp. 333-369.
Citations :

- « Mon char fonce lentement mais sûrement, les fils éclatent, les piquets craquent, broyés ; sur les flancs des files entières entraînées s'arrachent. La lourde masse de mon engin écrase, aplatit, détruit tout devant elle. » (Maurice Gagneur, Marcel Fourier, *Avec les chars d'assaut*, Paris, Hachette, 1919, p. 104, le 5 mai 1917 à Laffaux.)

Chauchat
Fusil-mitrailleur 1915 dit Chauchat du nom de l'ingénieur qui l'adapte à partir d'un modèle destiné à l'aviation.
Renvois : Lebel, VB
Bibliographie : Jean Huon, *Les armes françaises en 1914-1918*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005, p. 35-36.

Citation
Terme militaire qui désigne le fait de signaler un acte valorisé (bravoure, respect des consignes, attaque réussie, attaque ennemie repoussée, exemple donné…) en « citant » le combattant ou l'unité dans l'ordre du jour. La citation peut être individuelle ou collective, et peut être faite à plusieurs échelles : citation à l'ordre du régiment, de la division, du corps d'armée, de l'armée, du G.Q.G.
Renvois : Croix de guerre, Fourragère, Ordre du jour
Bibliographie : Marie-Anne Paveau, « Citations à l'ordre et croix de guerre. Fonction des sanctions positives dans la guerre de 1914-1918 », dans Cazals Rémy, Picard Emmanuelle, Rolland Denis, *La Grande Guerre. Pratiques et expériences,* Toulouse, Privat, 2005, pp. 247-257.
Citations :

- « Ma proposition de décoration a été transformée en citation à l'ordre de l'armée. Je commence à en avoir assez de risquer ma peau pour que tous les larbins des Etats-Majors obtiennent des croix et des galons (…) » (extrait d'une lettre du 4 septembre 1916, citée dans Gérard Baconnier, André Minet, Louis Soler, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, p. 147)
- « Tu as vu ma citation à l'ordre du jour de la 3e armée. Elle est belle et j'avoue franchement ma satisfaction. Je crois d'ailleurs, ce jour-là, l'avoir bien méritée. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 353, lettre du 22 novembre 1914)

Civelot/Ciblot
En argot des combattants, désignation des civils.
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Et le cœur bien gros, comme dans un sanglot, on dit adieu aux civelots » (Chanson de Craonne[link])

Classe (15, 16, etc.)
Terme de l'administration militaire passé dans le langage courant et qui désigne l'année prévue d'incorporation d'un homme appelé sous les drapeaux. La « classe 1915 » est ainsi formée des hommes nés en 1895 et dont l'incorporation est prévue au cours de l'année 1915, etc.
Renvois : Bleu/Bleuet/Bleusaille
Citations :

- « [J'ai vu] un camarade complètement désemparé. Il était resté derrière la colonne, assis sur sa caisse de grenades en pleurant comme un gosse qui suppliait sa mère (…) Ne m'en voulez pas trop mon adjudant, je suis un pauvre gars de la classe 17 arrivé en renfort cet après-midi. » (Paul Tourigny, *Le carnet de grand-père. A travers deux guerres pour l'Europe*, Paris, La pensée universelle, 1976, p. 102)
- « La classe 17 va être recensée (…) mais je leur souhaite de tout coeur de ne jamais venir à ce spectacle, car vraiment, les commotions sont trop cruelles et l'on est témoin de choses atroces ». (lettre d'avril 1915 citée dans Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p. 52)
- « La plupart de mes camarades de la classe 1915 y sont morts et de quelle façon! C'est inouï d'avoir sous les yeux un tel spectacle et de rester insensible malgré tout. » (lettre de mai 1915 citée dans Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p. 52-53)

Colis
Les combattants peuvent recevoir des colis de l'arrière (généralement de leurs familles, parfois des marraines (v.)) qui contiennent principalement des effets chauds et des produits alimentaires permettant d'améliorer l'ordinaire. Ces colis peuvent donner lieu à des partages entre camarades mais aussi à des vols et des jalousies entre soldats.
Renvois : Marraine, Vaguemestre
Citations :

- « Je reçois à l'instant un colis de papa avec une lettre du 16 (…) La ouate est une excellente idée, je ne vous dis rien du chocolat ! Ne vous plaignez pas que le colis ne soit pas assez gros ; je suis chargé comme un mulet, je n'ai de place nulle part, et vous voyez que la rapidité des communications me permettra de vous prévenir au besoin, sans que vous vous préoccupiez d'avance. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 109)
- « J'ai bien reçu ce matin le colis annoncé, il était en bon état, le sanglier était excellent. Moreau en a goûté ; il part toujours en permission le 17. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 286, 15 février 1916)

Colon
En argot des combattants, désignation du colonel. Celui qui est nommé le « colon » est généralement le colonel commandant le régiment.
Renvois : Cabot
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Ma perm approche. Je vais à Vauxcastille, où est le 6e bataillon, pour la faire déposer chez le colon » (Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, coll. « Hachette Littératures/Pluriel », p. 256)

Compagnie
Subdivision d'un bataillon (v.) qui comprend 150 hommes environ, commandée généralement par un lieutenant.
Renvois : Brigade, Bataillon, Division, Escouade, Régiment, Section

- « A 3 heures, l'artillerie [française] cesse le feu, et une compagnie commence la descente du bois. Mais, à peine est-elle sortie qu'une grêle de balles arrive de toutes parts. Il fallait traverser un pré pour prendre le village qui se trouvait devant nous. Des mitrailleuses ennemies tiraient sur la compagnie qui venait de descendre. Mais elle n'était pas allée bien loin. Elle était là, à quelques mètres de nous, fauchée complètement par les balles. » (Fernand Tailhades, « Souvenirs », dans Eckart Birnstiel et Rémy Cazals éd., *Ennemis fraternels 1914-1915*, Toulouse, PUM, p. 163, Vosges, septembre 1914).

Compagnie hors rang
Compagnie unique qui se trouve au niveau du régiment et regroupe ce qui touche au fonctionnement administratif, logistique et au commandement du régiment. On y trouve le secrétariat du colonel et de son petit état-major, les cellules traitant de l'approvisionnement en matériel , habillement, nourriture, un peloton de pionniers pour les travaux de protection, la section de brancardiers qui est en même temps la musique du régiment. Pour commander, il faut assurer les liaisons vers les supérieurs et les subordonnés, et naturellement une équipe de téléphonistes y a sa place.

Conseil de guerre
Tribunal militaire prévu par le Code de Justice Militaire de 1857, destiné à juger les crimes et délits commis par des militaires. Il est formé de cinq juges, tous officiers, et ses séances, publiques, durent généralement moins d'une journée. Il existe des Conseils de Guerre d'Armée, de Corps d'Armée, de Division et de Place. Au début de la guerre sont mis en place des Conseils de guerre spéciaux improprement nommés « cours martiales ».
Renvois : Cour martiale
Bibliographie : Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective, 1914-1999*, Paris, Odile Jacob, 1999 ; André Bach, *Fusillés pour l'exemple*, Paris, Tallandier, 2003.
Citations :

- Un sous-officier dit de trois hommes introuvables durant une attaque : « Salauds! Gibier de Conseil de guerre! » (Jean-Pierre Biscay, *Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section*, Montpellier, Causse, 1973, p. 90.)
- « La séance du Conseil de guerre s'est bien passée. Sur 13 malheureux, une dizaine ont obtenu le bénéfice de la loi du sursis... » (André Kahn, *Journal de guerre d'un juif patriote 1914-1918*, Paris, J.C. Simoën, 1978, p. 265, 16 février 1917)

Contrôle postal
Ce terme désigne à la fois le système de contrôle du courrier des soldats et l'organisme qui en était chargé, à partir de 1915. La proportion des lettres lues varie en théorie entre 1/25e et 1/80e, et augmente lors des périodes (comme les mutineries de 1917) où les besoins de surveillance s'accroissent, en réalité elle est bien moins importante. Les combattants connaissent l'existence d'un contrôle de la correspondance et pratiquent fréquemment l'autocensure, le langage codé ou le contournement pour transmettre des informations sans se compromettre.
Renvois : Caviarder
Bibliographie : Bruno Cabanes, « Ce que dit le contrôle postal », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, p. 55-75 ; Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998.
Citations :

- « Je suis bref ce soir par prudence, si Madame Censure fonctionne (comme maman a écrit un jour qu'elle fonctionnait dans cette région !) » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 431)
- « Des censeurs sont créés, à raison d'un par bataillon ou par groupe. Ce sont des officiers qui recevront tout le courrier envoyé à l'arrière et devront en prendre connaissance. Ils auront le droit de détruire les lettres compromettantes ou imprudentes. Les délinquants signalés par eux seront punis. À l'annonce de cette mesure, c'est un véritable tollé. Certains, outrés, se promettent de ne plus écrire du tout. Un de ces réfractaires, un maréchal des logis de réserve, reste muet pendant plusieurs semaines. Ses parents, inquiets, doivent s'adresser au généralissime pour être rassurés sur le sort de leur fils. Tancé par le commandant de batterie, le sous-officier envoie alors chaque jour une carte postale avec sa seule signature. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 99)
- « Tu sais que la correspondance venue du front doit être désormais ouverte. Cette mesure déprime plus les poilus que la prise de Varsovie. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 368, lettre du 11 août 1915)

Corps/groupes francs
Les compagnies franches étaient des unités de volontaires mises sur pieds souvent au sein d'une brigade en vue d'une attaque particulière et dont un officier volontaire prenait le commandement. Elles bénéficiaient de certains avantages: pas de garde, pas de corvées, etc. Le groupe était constitué de plusieurs compagnies franches.
Renvoi : Nettoyage/Nettoyeur de tranchées
Bibliographie : Frédéric Rousseau, « Abordages. Réflexions sur la cruauté et l'humanité au cœur de la bataille », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, p. 188-193.
Citation :

- « Il avait gagné palmes et étoiles à commander un groupe franc. Ceux qui le connaissaient assuraient que ce gars placide, qu'on imaginait si bien devant une bolée, avec des sabots et un petit chapeau rond à rubans, exécutait des coups de main d'une audace terrifiante, et que ses cinquante terribles types lui obéissaient mieux qu'au bon Dieu. » (Roger Vercel, *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1934, rééd. Omnibus, 2004, p. 695)

Corps (d'armée, de cavalerie…)
Regroupement d'au moins deux divisions sous un même chef avec en plus des moyens supplémentaires en artillerie, génie et logistique. C'est normalement le niveau d'engagement minimum en opérations. Ils sont normalement regroupés au sein d'armées pour assurer leur coordination et leur collaboration sur le terrain.

Corvée
Désignation générale de tous les travaux pénibles susceptibles d'être effectués par les combattants, au front comme au cantonnement (v.). Les corvées peuvent être de nature très diverse : de cuisine, d'eau, de feuillées (v.), de réparation, de barbelés (v.)… Le terme désigne enfin les hommes qui sont chargés de les accomplir.
Citations :
- « On organisa une corvée d'eau qui fit beaucoup de chemin sans rien trouver. Son retour provoqua une alerte, et je crois bien qu'elle essuya quelques coups de fusil. » (Bloch 2006 p. 128, septembre 1914)
- « Les corvées de nettoiement, d'enlèvement des ordures et de fumier doivent être terminées pour six heures. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 57)

Coup
Dans l'argot des combattants, désigne une grande opération offensive prévue.
Citations :
- « Il se prépare un coup pour ces jours-cis. Ca vas barder. J'espairre toujours en revenir, ça dépan comme ça va se passé. Le grand coup sera terminé le 26 » (Lucien Papillon « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, lettre du 23 septembre 1915 [évoquant l'offensive de Champagne], p. 209)
- « Il me semble que dans la région où je me trouve, il se prépare quelque chose: le canon tonne violemment et de nombreuses divisions se concentrent. Ce sera peut-être le commencement du coup final. » (lettre de février 1917 citée dans Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p. 124)

Coup de main
Opération restreinte et le plus souvent nocturne dans la tranchée de première ligne adverse, destinée avant tout à faire des prisonniers.
Citations :
- « 24 septembre 1916. Le 256e a fait un coup de main ; ils ont eu un tué, un blessé grièvement et un blessé légèrement, et un sergent alsacien, qui était de la patrouille, n'est pas revenu. On prétend qu'il n'a pas été tué, mais qu'il y est resté volontairement. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, p. 60, Somme).

Cour martiale
Le terme désigne des tribunaux militaires exceptionnels à la procédure simplifiée, notamment ceux créés par le gouvernement de défense nationale en 1870. Il est utilisé de manière impropre, y compris par les acteurs de l'époque) pour qualifier les conseils de guerre (v.) spéciaux, au fonctionnement accéléré, établis au début de la guerre par le commandement pour renforcer sa gestion disciplinaire des troupes.
Renvois : Conseil de guerre
Bibliographie : Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective, 1914-1999*, Paris, Odile Jacob, 1999 ; André Bach, *Fusillés pour l'exemple*, Paris, Tallandier, 2003, p. 270-271

Couverture (division de)
Lors de la déclaration de guerre, certaines divisions sont destinées à rejoindre sans délai la frontière pour parer à toute attaque brusquée adverse pendant que la mobilisation du reste de la Nation est en cours, ce qui demande un certain nombre de jours. Désignées dès le temps de paix, ces dernières ont un créneau géographique déterminé à l'avance avec tout leur déploiement planifié : horaire de chemins de fer pour l'acheminement, répartition sur le terrain, etc. La priorité est la vitesse et ces divisions n'attendent pas leur complément de réservistes pour se déployer. Elles assurent la « couverture » de l'armée jusqu'à ce que cette dernière ait achevé sa « concentration », c'est-à-dire sa mise en place sur pied de guerre dans des zones de terrain planifiées elles aussi par avance.

Crapouillot
Dans l'argot des combattants, désigne les différents types de mortiers de tranchée et leurs projectiles, dont l'utilisation est croissante au cours de la guerre, leur tir courbe étant adapté à la guerre des tranchées. Par extension sont créés le verbe « crapouilloter » et le substantif « crapouillage » pour désigner le fait de bombarder avec un crapouillot. Enfin, *Le Crapouillot* est le titre du journal de Jean Galtier-Boissière dans l'entre-deux-guerres.
Renvois : Eclat, Marmite, Minen, Fusant, Percutant
Bibliographie : Pierre Waline, *Les Crapouillots : 1914-1918, naissance, vie et mort d'une arme,* Paris, Charles-Lavauzelle, 1965.
Citations :

- « Mais si on les embête de trop [les Allemands] – brrrrrraoum – Voilà un crapouillaud » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, 5 mai 1915, p. 138)
- « Pour le moment nous sommes assez tranquilles à part quelques petits quart-d'heures de crapouillage. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, 28 décembre 1916, p. 318)
- « Nous avons des armes plus redoutables : les « crapouillots », ainsi appelés parce que, par leur aspect, ils rappelaient le crapaud, lourd et trapu, portant de grosses glandes autour du cou. Les premiers furent des mortiers de 15 cm, datant de Louis-Philippe, dénichés dans les forts et arsenaux. Ces « crapouillots » étaient servis par des « artilleurs de tranchées » qui, surtout au début, n'étaient pas bien vus des fantassins qui les enguirlandaient copieusement et s'opposaient parfois à leur tir parce qu'il attirait invariablement et presque instantanément des tirs de représailles des « minenwerfers » ou même de l'artillerie, auxquels nos vaillants « crapouillots » échappaient en quittant précipitamment les lieux. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 37).

Cratère
Élément caractéristique du paysage du front, et en particulier du No Man's Land (v.), un cratère est provoqué par l'explosion d'un obus. Il peut constituer un abri provisoire au cours d'une attaque ou d'une patrouille (v.).
Renvois : Entonnoir
Citations :

- « Ténèbres opaques. Chaos lunaire de cratères d'obus. Au fond des cratères ou chevauchant sur leurs crêtes, mêlée confuse et cruelle de souches et de troncs rompus » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 25)

Créneau
Ouverture aménagée dans le parapet (v.) d'une tranchée de première ligne et qui permet l'observation ou le tir sur la tranchée adverse.
Renvois : Banquette, Parapet
Citations :

- « Avant de descendre, un sous-officier qui venait de nous quitter, me montra au créneau, en face de l'abri dans lequel nous nous abritions, la tranchée allemande avec ses occupants sur un intervalle de 5 mètres environ et sur lequel il tirait quand l'occasion se présentait. » (Roger Darzacq, cité dans: Michel Devert, *Poilus landais et autres dans la tourmente*, Mezos, Michel Devert, 1994, second carnet, p. 19-20. Oise, début 1917.)
- « Je regarde par le créneau. A cinquante mètres, au-dessus de la muraille de sacs qui est le petit poste ennemi, une tête coiffée du calot gris se montre librement. » (Lieutenant E.R. (Capitaine Tuffrau) [Paul Tuffrau], *Carnet d'un combattant*, Paris, Payot, 1917, p. 171.)
- « C'est cela la guerre que nous allons faire ? Rester des heures interminables devant un mur de terre couronné, face à l'ennemi, par un parapet percé de créneaux, où reposent les fusils des sentinelles, prêtes à tirer à la moindre alerte… » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 34).
- Au besoin Genevoix p 593

Creute
Nom donné dans Le Soissonnais et au Chemin des Dames aux carrières souterraines creusées par les carriers afin d'extraire de la pierre calcaire servant à la construction de maisons et d'édifices publics ou cultuels. Les creutes sont nombreuses dans le Soissonnais, le Noyonnais, le Massif de Saint-Gobain et au Chemin des Dames. Durant la guerre, les creutes peuvent servir d'abri (v.) ou de cantonnement (v.) aux combattants. Une des plus célèbres est la Caverne du Dragon.

Bibliographie : Thierry Hardier, « Une guerre souterraine. Creutes et tunnels » p 104-108 et « La Caverne du Dragon » p 402-410, in Nicolas Offenstadt, *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004, 494 p.

Croix de guerre
Dès 1914, certaines personnalités, hommes politiques ou officiers à l'image de Driant, député de Nancy et commandant de bataillon, imaginent afin de récompenser de manière visible, les actes de courage des combattants, de créer un nouvel insigne accompagnant la citation individuelle. La Croix de Guerre est ainsi instituée par la loi du 8 avril 1915 et les décrets d'application sont publiés le 27 du même mois. Destinée à « commémorer les citations individuelles pour faits de guerre à l'ordre des l'armées de terre et de mer, des corps d'armée, des divisions, des brigades et des régiments », elle se décline en plusieurs modèles, avec palmes ou étoiles par exemple, selon la valeur de la citation accordée. Elle fut élargie aux unités (v. fourragère) et même à des villes (Dunkerque en octobre 1917). Les combattants, récipiendaires ou non, ont développé deux attitudes opposées face à la Croix de guerre : elle était perçue soit comme un réelle récompense estimée au regard du « devoir » accompli alors que certains, brocardent cette récompense jugée « ridicule » ou « mensongère ». Plus de deux millions de croix de guerre individuelles ont été attribuées pendant la Grande Guerre.
Renvois : Citation, Fourragère
Bibliographie : *Croix de guerre, valeur militaire : La marque du courage*, SHD, éditions LBM, 2006. [très complet sur la naissance de la croix de guerre] ; Marie-Anne Paveau, « Citations à l'ordre et croix de guerre. Fonction des sanctions positives dans la guerre de 1914-1918 », dans Cazals Rémy, Picard Emmanuelle, Rolland Denis, *La Grande Guerre. Pratiques et expériences,* Toulouse, Privat, 2005, pp. 247-257.
Citations :

- « (…) et il n'y eut pas un décoré qui eut le courage , la pudeur de refuser avec le plus grand dédain ces croix de guerre ridicules, ces citations mensongères, ces félicitations burlesques » (Louis Barthas*, Les carnets de guerre de Louis Barthas*, Toulouse, Privat, édition 2003, p. 80).
- « (…) on nous avise que le lieutenant P. et le maréchal des logis G. ont reçu la croix de guerre comme survivants de l'attaque du 1er octobre [1914]. Mais les morts, eux, n'ont pas été cités ! Cet oubli nous attriste et nous écoeure. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 71)

Decauville
voir : Voie de 0,60

Départ
Le terme « départ » désigne fréquemment dans les témoignages contemporains le coup de départ d'un obus, a distinguer bien sûr du coup d'arrivée, et dont le son signale, pour les combattants aguerris, la provenance et le délai du danger à venir lorsque les « départs » sont ennemis.
Renvois : Calibre, Fusant, Percutant
Citations :

- « L'on ne fait que faire attention si les coups de canon sont des arrivées ou des départs. A cela on ne s'y trompe pas, et quand même on ne les écoute pas, on perçoit si les coups sont nôtres ou boches. » (Mathieu Escande, *Le journal de Mathieu. La Guerre de 14 vécue par un Charpentier de Labruguière Sapeur au 2eme Génie*, Castres, Jean Escande, 1986, p. 52.)
- « Sur notre gauche se sont établis des 120 longs. Je compte dix-sept secondes de la lueur du coup de départ à l'éclatement. J'essaie de situer ces lueurs, mais je ne puis y parvenir car c'est toute une trace de ciel qui s'illumine à chaque coup. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 57-58)
- « Un tel concert de choses qui hurlent, des Minen dans le ravin, des éclatements à droite et départs rageurs du 75 en arrière » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 377, lettre du 13 mai 1916)

Descendre
Dans l'argot des combattants, désigne le fait de quitter les premières lignes pour l'arrière-front ou le cantonnement.
Renvois : Boyau, Marcher, Monter

Division
Unité de base de la stratégie militaire, la division comprend en 1914 environ 12.000 hommes répartis dans 4 régiments. Durant la guerre, on passe de 4 à 3 régiments par division en France. Par extension, on nomme les généraux qui les commandent les « divisionnaires ».
Renvois : Brigade, Bataillon, Compagnie, Escouade, Régiment, Section
Citations :

- « Il me semble que dans la région où je me trouve, il se prépare quelque chose: le canon tonne violemment et de nombreuses divisions se concentrent. » (lettre de février 1917 citée par Alain Jacobzone, *Sang d'encre: lettres de normaliens à leur directeur pendant la guerre 1914-1918*, Vauchrétien, I. Davy, 1998, p.124)

Dragon
Troupes de cavalerie, à l'origine infanterie montée. Les escadrons de dragons, pendant la Grande Guerre, furent adjoints à des divisions d'infanterie et des escadrons à pieds furent formés, qui participèrent à la guerre des tranchées.
Bibliographie : André Corvisier (dir.), *Dictionnaire d'art et d'histoire militaire*, Paris, PUF, 1988, p. 242, ; on trouve le témoignage d'un dragon, Joseph Papillon, dans Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère ». Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004.
Citations :

- « Nous avons fait jonction avec une division indépendante de cavalerie, 3 régiments de Dragons et une batterie du 8e volant, sous le fort du camp des Romains et nous avons cantonné à Saint-Mihiel, rue du Calvaire chez un médecin » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 83, 30 janvier 1915)

Échelles
Les échelles disposées en première ligne contre le parapet servent à sortir de la tranchée lors d'une offensive ou d'un départ pour patrouilles et coups de main.
Renvois : Coup de main, No man's land, Patrouille
Bibliographie : Rémy Cazals, « Tranchées et boyaux », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 94-103.
Citation :

- « En arrivant à la première ligne, nous aperçûmes chaque dix mètres des échelles d'assaut posées contre le parapet. Cette vue nous fit frissonner comme si nous étions passés devant des échafauds. » (Barthas p. 189)

Éclat
Fragment d'obus projeté par l'explosion de celui-ci, et qui est à l'origine d'une grande proportion des morts et des blessures parmi les combattants. De nombreux éclats se trouvent encore dans le sol des champs de bataille de la Grande Guerre.
Renvois : Fusant, Marmite, Minen, Percutant, Shrapnell
Bibliographie : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, C.R.D.P., 1995, pp. 42-43.
Citations :

- « Sans arrêt des éclats sifflaient dans les airs avec des miaulements bizarres, aigus, plaintifs, bourdonnant, s'abattant parfois en pluie de fer. » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 119)
- « j'ai délaissé sur place deux bouteilles d'eau pour me soulager du poids lourd que j'avais sur le dos; mille suppositions je me faisais dans l'idée; je supposais que si un éclat d'obus venait me frapper, il me ferait davantage de mal s'il cassait les bouteilles: c'est un peu pour ce cas que je les ai quittées. » (François Barge, *Avoir vingt ans dans les tranchées*, St-Pourçain-sur-Sioule, C.R.D.P., 1984, p. 19)

Embusqué
Terme désignant les hommes échappant indûment au combat. Le terme est relatif à la position de celui qui l'emploie : pour un combattant, un militaire affecté à l'arrière ou aux bureaux peut être un embusqué ; les civils peuvent également employer le terme. Les embusqués sont soupçonnés d'avoir obtenu leur position privilégiée à travers de l'argent et/ou des relations. Le terme est fréquemment employé de manière ambiguë, les embusqués étant à la fois fortement stigmatisés et (parfois de manière inavouée) enviés pour la sécurité dont ils bénéficient. Plus près des lignes, même, les combattants ont critiqué les « embusqués du front ». Par extension est employé le verbe « embusquer ».
Renvois : Filon, Pépère
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, presses universitaires du Mirail, 2003, p. 49
Citations :

- « Pour le Poilu, était « embusqué » tout individu, militaire ou civil, en état de combattre qui, pour une raison quelconque, ne participait pas directement à la bataille. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 315).
- « Des embusqués, il n'en faut plus » (Graffiti de soldat permissionnaire sur un train, 27 juin 1917, SHDT 16 N 1523)
- « Nous avons en ce moment un ordonnance du Chef de Bataillon de la classe 16, on peut dire que c'est un veinard et que c'est dégoûtant d'embusquer un jeune comme cela » (Contrôle Postal, SHDT 16 N 1388 Rapport du 17 mars 1917, 106e RI)

- « Les agents de liaison, les scribouillards, les brancardiers, les musiciens, tous ceux que nous appelons « les embusqués du front », surgissent de leurs confortables abris où ils s'étaient précipités, recommencent à vaquer tranquillement à leurs petites affaires, à respirer l'air pur, allongés sous les grands arbres, lisant dans leur journal les exploits de leurs frères de première ligne tout en fumant leur pipe et en écoutant les oiseaux qui s'ébattent en gazouillant dans les branches. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 57).

Entonnoir
Généralement employé pour désigner l'excavation, souvent importante, produite par l'explosion d'une mine. Désigne aussi un trou d'obus particulièrement large. On parle de la « lèvre » d'un entonnoir pour désigner rebord qui fait saillie sur le terrain suite à la retombée de terre, généralement disputé avec l'ennemi aussitôt après l'explosion de la mine.
Renvois : Cratère, Fourneau, Mine
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004 ; Jacques Bourquin, Yann Prouillet, Jean-Claude Fombaron, *La Chapelotte 1914-1918 : secteur oublié du front de Lorraine entre le Donon et Raon l'Etape*, Coll. Temps de Guerre, Saint-Dié-des-Vosges, Société philomatique vosgienne, 2005, p. 126-127.
Citations :

- « Les obus s'enfoncent profondément dans la terre meuble, faisant des entonnoirs énormes et projetant très loin les mottes de gazon. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 40)

Escouade
La plus petite unité de l'armée française, elle regroupe en théorie 15 soldats sous le commandement d'un caporal. Il existe souvent un fort sentiment de camaraderie entre les membres d'une escouade. Pour refléter ce fait, le roman d'Henri Barbusse, *Le feu* (1916), est significativement sous-titré *Journal d'une escouade*.
Renvois : Bataillon, Brigade, Compagnie, Division, Régiment, Section
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 50
Citations :

- « Le général de Brigade donne l'ordre d'égaliser les sections à deux escouades par suite de l'affaiblissement des effectifs, dû aux pertes subies depuis le début de la campagne » (Récit d'Emile Maline, du 20e BCP in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 136, 28 août 1914)
- « Le premier encore sous le choc et sensiblement commotionné, tous les deux, très émotionnés me donnèrent une triste nouvelle que voici. (...) Tous trois de mon escouade, venaient de trouver la mort au fond d'une sape. » (Michel Daniel, *1er régiment de marche de zouaves: un caporal et son escouade: tous les jours du 20 mars 1915 au 14 juillet 1918*, Vannes, M. Daniel, 1983, 2 vol., vol. I, p. 297)
- « Une de mes escouades était réduite de 16 hommes à 4 ; j'étais parti le matin avec 48 hommes, j'en ramenais 22. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 331, lettre d'octobre 1914)

Espionnite
Terme formé sur une terminaison désignant une maladie, pour qualifier le fait de voir des espions partout ou du moins de leur attribuer une influence et des actes exagérés par rapport à leur présence réelle. L'"espionnite" est particulièrement répandue au début de la guerre dans le contexte d'exaltation patriotique de 1914 et d'incertitude des premiers combats.
Citations :

- « Sans être atteint d'espionnite, je commence à croire que, tout de même, l'ennemi est bien renseigné. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 42)

Exercice
Nom générique donné aux manœuvres, instruction des troupes et exercices exécutés par les soldats en période dite de repos. De nombreux combattants ont noté leur inutilité et leur effet négatif sur le « moral ».
Renvois : Cantonnement, Repos
Citations :

- « Le matin, marches et exercices ; le soir, idem ; on nous esquinte à faire ces conneries qui n'ont aucun rapport avec la guerre. C'est le nouveau général qui ne veut pas, dit-on, nous laisser ankyloser ; il cherche, je crois, à nous faire révolter. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de14-18 en Languedoc », 1980, p. 28-29, le 13 septembre 1915, en Flandre).

- « Aujourd'hui on a organisé une petite fête au régiment; on essaie de remonter le moral par tous les moyens. Mais cela ne m'intéresse pas du tout, ce que je regarde-moi, c'est qu'on ne fait pas d'exercice ces jours-là et c'est tout. » (Fernand Maret, *Lettres de la guerre 14-18*, Nantes, Siloë, 2001, p. 214, 12 juillet 1917)

Faire camarade
Dans l'argot des combattants, expression qui signifie se rendre volontairement, sans doute en raison de l'exclamation fréquemment prononcée par des soldats allemands lors d'une reddition : « Kamerad ! ».
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 26 ; Fernand Tailhades, *Ils m'appelaient tout le temps « camarade »*, Carcassonne, F.A.O.L., 1980.
Citation :

- « Ce ne sont que propos découragés. Tout le monde est aplati, affalé. (...) : - Jamais nous ne les aurons ! Il vaudrait mieux faire camarades et que ce soit fini ! » (Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin*, Paris, Albin Michel, éd. 1935, p. 247.)

Faisceaux
Lors des bivouacs et des haltes suffisamment longues, l'ordre est donné de mettre les fusils en faisceaux, c'est-à-dire les reposer verticalement par groupe de trois, en triangle, adossés ensemble par leurs canons. Les hommes alignent sur le sol leur barda et leurs armes, de manière uniforme. Ils peuvent alors quitter ces « faisceaux » d'armes qui restent seulement à la garde et surveillance d'une sentinelle.
Renvois : Bivouac, Cantonnement
Citation :

- « La campagne qui nous entoure est intacte, ou presque. « Halte ! formez les faisceaux ! » Dans ce coin de pré, sur le rebord de ce talus, nous attendons les camions qui doivent nous conduire au repos, dans quelque village charmant de Meuse ou de l'Argonne. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 61)

Feldgrau
« Gris de campagne » : couleur de l'uniforme allemand. Par extension, désigne le fantassin allemand.
Renvoi : Bleu horizon
Citation :

- « Ah, nous l'avons perdue depuis longtemps, cette sensiblerie du début qui nous arrachait des larmes quand, sous l'effet de nos 75, nous voyions les Feldgrau tomber en grappes ! » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 63, 1er janvier 1915)

Feuille de calcul
Dans l'artillerie, elle est établie par l'officier de tir afin de lui permettre d'estimer la distance de l'objectif. Il faut tenir compte, pour cela, de la température et de la pression atmosphérique, de la direction et de la force du vent, etc. La distance obtenue est indiquée aux chefs de pièce qui la communiquent aux tireurs.
Renvois : Batterie, Pièce, Servant
Bibliographie : André Aribaud, *Un jeune artilleur de 75*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc, 1984, p. 19

Feuillées
Latrines de campagne, généralement creusées dans la terre un peu à l'écart des tranchées principales. Les soldats s'y rendent pour « poser culotte », selon l'expression employée alors.
Renvoi : Corvée
Citations :

- « On nous employa à divers travaux. Pour ma part, je reçus l'ordre d'établir avec mon escouade des « feuillées », ou lieux d'aisance, pour les profanes, qu'il fallait creuser profondément contre le talus de la route » (Barthas p. 116-7)
- Poème de Marc Leclerc, *La passion de notre frère le Poilu*, Paris, C. Crès, 1916 : « Tout d' mêm' tu t' sers bien d' not' feuillée,/en premièr' lign' tu la connais !/Faut qu' tu travers' un' mar' de pisse/avant d'aborder aux bouts d' bois/qui bascul', qui roul' et qui glissent/et qui t'éclabouss' tout comm' moi./En hiver, quand tu pos' culotte,/t'as l'vent qui t' chip' ton papier-cul/et t' balanc' des rafal' de flotte/dans ton froc, tout comme aux poilus./Et quand t'as trop bu d'eau d' macchabe,/t'as la clich' ! Comm' nous (sans t' vexer)/tu salis les planch' – c'est du rabe – /si t'as l' gros boyau désaxé. »

Filon
Dans l'argot des combattants, désigne une affectation ou un secteur recherché pour son absence de danger. Le terme est aussi employé pour désigner la bonne (ou la fine) blessure, celle qui éloigne du danger sans dommages physiques trop importants.

Renvois : Blessure, Pépère, Secteur
Citations :

- À un camarade nommé ordonnance d'un officier : « maintenant tu as le filon, tu feras l'attaque dans le P.C. » (Alphonse Thuillier, p. 78)
- « Si tu pouvais me donner quelque filon vraisemblablement sûr, je t'assure qu'avec tout mon patriotisme je mettrais les bâtons car la vie militaire est de plus en plus dégoûtante » (Lettre d'un combattant du 109e RI à l'arrière, Contrôle postal, SHDT 16N1388 Rapport du 12/5/1917)
- « Charles Bary est maintenant à Acheux, attaché au colonel, s'il vous plaît, en qualité de dessinateur. C'est vraiment un précieux filon. » (Charles Gaillard, *Au front à 17 ans. Lettres d'un jeune Morbihannais à sa famille*, présentées par Blanche-Marie Gaillard, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005, p. 74).
- « L'ataque [dont je] vous avais parlé c'est trai bien passée. Je suis été blessé d'ai le débu de l'atttaque. Je suis blessé à l'épaulle gauche. C'est le bon fillon. J'ai eu de la venne d'aitre blessé, s'étais affreux » (Lucien Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004lettre du 27 septembre 1915, p. 214)

Fosse commune
Durant la guerre, les inhumations collectives sont fréquentes, en particulier au début de la guerre car les pertes sont énormes et les unités ne sont pas organisées pour enterrer leurs morts. Des fosses communes peuvent être creusées à proximité des lignes.
Bibliographie : Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001.
Citations :

- « Nous avons mis dans un mouchoir tout ce qu'il avait sur lui d'intéressant et Bert, qui est de Narbonne aussi, le portera à ses parents. Nous allons prendre les brancardiers pour le descendre, mais ils n'ont pas voulu venir, disant qu'ils ne voulaient pas s'exposer pour un mort. Si nous n'avons pas voulu le laisser là, il a fallu que moi, avec Cros, Bert et Louvel, venions le porter à la fosse qui est à 4 km de là, et il pesait 100 kg. Nous l'avons mis dans la fosse de quatre mètres de largeur où il y en avait côte à côte une rangée de chaque côté ; plusieurs étaient de la journée. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de14-18 en Languedoc », 1980, p. 38, Artois, octobre 1915).
- « Les servants creusent dans les champs une grande fosse commune pour y ensevelir les soldats tombés dans les environs. Le 21e bataillon de chasseurs s'est fait décimer ici avant notre arrivée. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 48, 12 septembre 1914)

Fourneau
Extrémité d'une galerie de mine se situant sous les lignes adverses, destinée à être remplie d'explosifs
Au sens strict, c'est la charge — quantité d'explosif — disposée dans la chambre de mine ou chambre aux poudres qui, en explosant, occasionne un entonnoir ou un camouflet.
Renvois : Camouflet, Entonnoir, Mine
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Fourragère
Décoration collective accordée à certaines unités à partir de 1916, elle se traduit par une cordelette qui orne l'uniforme militaire à l'épaule. On a distingué la fourragère aux couleurs de la croix de guerre (avril 1916) pour deux citations ; la fourragère aux couleurs de la médaille militaire (juin 1917) pour quatre à cinq citations ; la fourragère aux couleurs de la Légion d'Honneur (octobre 1917) pour 7 à 8 citations ; enfin (sept 1918), on a créé trois degrés nouveaux, marqués par des fourragères doubles, aux couleurs mixtes : Légion d'Honneur et croix de guerre de 9 à 11 citations ; Légion d'Honneur et médaille militaire de 12 à 14 ; Légion d'Honneur pour les deux cordons à partir de 15 citations.
Renvois : Citation, Croix de guerre
Bibliographie : Marie-Anne Paveau, « Citations à l'ordre et croix de guerre. Fonction des sanctions positives dans la guerre de 1914-1918 », dans Cazals Rémy, Picard Emmanuelle, Rolland Denis, *La Grande Guerre. Pratiques et expériences,* Toulouse, Privat, 2005, pp. 247-257.

Fourrier
L'emploi de fourrier est rempli par un sergent ou un caporal dit « fourrier ». Aux ordres du sergent-major, le fourrier tient toutes les écritures de la compagnie, à l'exception des punitions et du livret d'ordinaire. Les fourriers sont désigné par compagnie, à l'exception du fourrier de semaine attaché à un bataillon. Les caporaux et sergents fourriers sont exemptés d'exercices.

Citation :

- « Je suis nommé caporal fourrier. On m'a annoncé cela hier soir. Il en pleut je vous dit, il en pleut ! Ma besogne je crois ne sera pas considérable, je n'aurai pas d'escouade. En temps de paix, j'aurais eu beaucoup d'écriture. Mais ici… » (Despeyrières Henri, correspondance, à paraître).

Fritz

Désignation des Allemands par les Français, nettement moins usitée que celle de « Boche ».

Renvois : Boche/Bochie

Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.

Citations :

- « J'ai terminé la soirée en faisant une ballade dans Nancy, j'ai vu les dégâts des 380 aux Fritz. » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 326, 17 mars 1917)
- « Les tranchées creusées par les nôtres étaient un simple fossé peu profond et peu confortable. Fritz, lui, a fait du terrassement. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 44)

Fusant

Obus qui explose en l'air au dessus des troupes adverses. Pour cela il est muni à son sommet d'une « fusée » réglée pour déclencher l'explosion de l'obus au bout d'un temps calculé à l'avance. Le « fusant » est composé d'explosif et de billes de plomb ou d'acier appelées shrapnells.

Renvois : Eclat, Minen, Percutant, Shrapnell

Citation :

- « L'esprit de curiosité, qui m'abandonne rarement, ne m'avait pas quitté. Je me souviens avoir remarqué pour la première fois que les fumées des obus fusants ont une couleur ocre, à la différence de celles des percutants, qui sont très noires. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 127)
- « On ne les entend pas venir, ces fusants. Je regardais un de mes poilus qui bourrait sa pipe lorsque deux autres ont explosé sur nous: le sifflement, la grimace de l'homme et le plongeon qu'il a fait, la grêle des balles dans les branches, tout s'est confondu en une seule impression d'attaque imprévisible et méchante. C'est trop rapide, le réflexe qu'on a pour se protéger se déclenche trop tard. L'obus qui a sifflé de loin n'atteint pas. Mais celui qui tombe sans dire gare, celui-là est dangereux et effraye; les mains restent fébriles longtemps encore après l'explosion. » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 138)

Galonnards

Dans l'argot militaire, désignation de supérieurs considérés comme plus attentifs à leurs galons et à leurs décorations qu'à la vie de leurs hommes.

Gaz

Les gaz de combat sont employés pour la première fois sur une grande échelle par l'armée allemande le 22 avril 1915 dans la région d'Ypres (v. Ypérite) ; malgré leur efficacité militaire incertaine passées les premières utilisations qui provoquent surprise et panique, les attaques au gaz font partie des moments les plus redoutés par les combattants. Cela tient aussi à la pénibilité du masque (v.) qu'ils doivent porter.

Bibliographie : Olivier Lepick, La grande guerre chimique, Paris, PUF, 1998.

Citations :

- « 5 juillet 1916. Sommes à côté du 256e qui, à 22 h, le vent nous étant favorable, a lancé des gaz ; mais, le vent tournant, les gaz reviennent de notre côté et le 256e a eu huit asphyxiés par nos propres gaz et cent douze intoxiqués évacués. Tous les ravitailleurs qui arrivaient à cette heure, n'étant pas prévenus, sont tous tombés dans les boyaux. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, p. 57, Somme).
- « Les yeux me faisaient mal malgré mes lunettes et bien envie de vomir, de la manière que ces gaz sont mauvais. » (François Barge, *Avoir vingt ans dans les tranchées*, St-Pourçain-sur-Sioule, C.R.D.P., 1984, p. 21)
- « Ils nous envoient une grande quantité d'obus à gaz suffocants et nous sommes obligés de mettre nos masques à gaz, ça nous pique aux yeux et nous fait pleurer. » (Robert Lebesgue, *Classe 13, journal d'un sapeur du génie*, Paris, La pensée universelle, 1988, p.139)
- « Soudain, mes yeux picotent : les gaz. Des hommes s'arrêtent, tombent, éternuent, vomissent. Ma cagoule est impraticable, je n'ai q'une paire de lorgnettes, la sueur les embue, je marche dans un brouillard, poussant et bousculant les hommes, sur la bouche un linge mouillé d'eau pure, et comme

des légères nausées. Quelle drôle de manière de faire la guerre ! » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, p. 370, lettre du 11 août 1915)

Généralissime
Terme non officiel mais employé couramment à partir de 1914 pour désigner celui qui était en réalité le « Commandant en Chef des Armées du Nord et du Nord-Est ». Le poste a été successivement occupé par trois généraux durant la guerre : Joffre, Nivelle et Pétain. Le général Foch quant à lui est devenu le « Commandant en Chef des Armées Alliées » à compter du 14 mai 1918.
Citation :

- « J'ai remis à Poincaré une note méditée et dure. Généralissime, gouvernement, président, états-majors y sont accusés. Pendant qu'il lisait lentement, je sentais la chair grésiller. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 101, 23 avril 1915)

Gnôle (également écrit gniole, gniaule)
Alcool fort, de tout type, consommé par les combattants.
Renvois : Jus, pinard
Citations :

- « Après avoir bu une bonne gnôle et fumé une cigarette, nous sommes montés sur le terrain. » (François Barge, *Avoir vingt ans dans les tranchées*, St-Pourçain-sur-Sioule, C.R.D.P., 1984, p. 5)

Gotha
Type d'avion allemand, bombardier biplan en service à partir de fin 1916.
Renvois : Aéro, Taube, Zeppelin.

Gourbi
Dans l'argot des combattants, désigne un abri (v.). Le terme s'applique peu en première ligne, il est utilisé surtout à partir de la seconde ligne jusqu'au cantonnement.
Renvois : Abri, Cagna, Guitoune
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Tout ce chemin est occupé par des gourbis. Ce sont des abris plus ou moins confortables, avec de la terre, des branches et de la paille. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 113)
- « Un de nos gourbis, celui de la 2e demi-section, venait de s'écrouler. (…) Les pluies avaient peu à peu fendillé le sol du coteau. Une masse argileuse, qui formait le fond du gourbi, établi comme beaucoup d'autres dans une cavité à même la pente, venait de se détacher soudain des terres voisines et d'écraser le frêle édifice, trop faiblement étayé. Sous un amas enchevêtré de poutres, de branchages et de mottes de boue, des blessés gémissaient et criaient au secours. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 155)

GQG (Grand Quartier Général)
Organisme créé à la mobilisation et chargé, avec les moyens nécessaires en matériel et personnel, d'assurer la conduite de la guerre terrestre. Ses principales localisations au cours de la guerre ont été d'abord Chantilly, puis Beauvais, Compiègne et pendant un certain temps en 1918 Provins.
Citation :

- « Je trouve mes collègues assez montés contre l'autorité militaire. Le G.Q.G. joue un peu au dictateur. Déjà, Sarrail et son état-major s'en plaignaient : ici même impression d'étouffement. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 60, 12 décembre 1914)
- « Au début de la guerre, par un phénomène incroyable et que rien ne faisait prévoir lorsque je suis parti en août, le Gouvernement a laissé créer deux Etats dans l'Etat : le ministère de la Guerre et le G.Q.G. Il lui faut reconquérir sa suzeraineté sur l'un comme sur l'autre » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 145-6, 27 juillet 1915)

Grenade
Arme de combat rapproché constitué d'une enveloppe de fonte emplie d'explosif à l'intérieur. Lancée à la main, son explosion propulse de multiples petits éclats, qui, sinon toujours meurtriers provoquent fréquemment la mise hors de combat temporaire de ceux qui en sont atteints. Son emploi ne fera qu'augmenter au cours de la guerre avec la spécialisation de section de grenadiers partant à l'assaut avec des musettes pleines de ces engins dénommés « citrons » eu égard à leur forme ovoïde et à leur aspect extérieur. La grenade allemande, elle , était fixée sur un manche de bois.
Citation :

- « Ici, le fusil tombe en désuétude, c'est surtout de la grenade qu'on se sert : c'est une arme réellement terrible. » (Charles Gaillard, *Au front à 17 ans. Lettres d'un jeune Morbihannais à sa famille*, présentées par Blanche-Marie Gaillard, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2005, p. 147, septembre 1915).

Grignotage
Nom donné à la période des attaques partielles inutiles et coûteuses en vies humaines ordonnées par le commandement français au début de la guerre des tranchées (fin 1914-1915). Le terme vient de l'expression attribuée à Joseph Joffre, généralissime français, face aux critiques de cette stratégie : « je les grignote »

- « *Je les grignote*, dit cette vieille bedaine de Joffre, mot que la presse servile recueillit comme une perle rare » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 115).
- « Il faut attendre, user l'adversaire, le grignoter suivant le mot fameux du père Joffre » (Gaston Pastre, *Trois ans de front. Belgique - Aisne et Champagne - Verdun - Argonne - Lorraine. Notes et impressions d'un artilleur*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 63).
- « Je suis hors de moi. J'ai cheminé sous les balles qui rasent, presque à plat ventre vers les Minenwerfer qui tombent. Je ne comprends pas. L'art de la guerre se réduit à être un boucher méthodique. Ce monstrueux grignotage de la France m'écoeure. Tant d'héroïsme mal utilisé, pas d'autre pensée stratégique que de choisir un terrain au petit bonheur. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 367, lettre du 21 mai 1915)

Grosse Bertha
Surnom d'une pièce d'artillerie lourde allemande. Initialement donné à un obusier conçu en 1908 par les usines Krupp, et nommé ainsi en l'honneur de Bertha Krupp (héritière du groupe), le nom est attribué par la suite de manière erronée mais durable au canon lourd allemand à très longue portée installé en forêt de Crépy-en-Laonnois, qui tire 370 obus sur Paris en 1918.

Groupes francs v. Corps francs

Guitoune
(De l'arabe « kitoun », tente) Désigne une tente ou un abri en argot militaire.
Renvois : Abri, Cagna, Gourbi
Citations :

- «Même en première ligne chaque groupe de deux, trois ou quatre hommes avait sa « guitoune » où après les heures de garde ou de corvées on pouvait s'étendre sur une bonne brassée de paille… » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. p. 100)
- « Légère et perméable au froid, notre guitoune. Deux piquets fourchus supportant un rondin en guise de maîtresse poutre, d'autres rondins coupés au hasard, tors, inégaux, s'appuyant du bout à cette maîtresse poutre, et cela fait une maison » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 129, 26 septembre 1914)

Hotchkiss
Mitrailleuse tirant 450 coups minutes [Nobécourt, *Fantassins*, 87]. Les usines Hotchkiss de Saint-Denis et de Lyon fourniront au cours de la guerre plus de 40 000 unités du « modèle 1914 ». Supérieure à la mitrailleuse Saint-Etienne en terme de solidité et de fiabilité, le succès de la mitrailleuse Hotchkiss entraînera l'arrêt de la production de la première en 1917.
Renvois : Chauchat, Lebel, Saint-Etienne, VB
Bibliographie : Jean Huon, *Les armes françaises en 1914-1918*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005.

Hussards
Subdivision de l'arme de la cavalerie. A l'origine les « houzards » étaient des troupes des steppes d'Europe Centrale chargés de rechercher loin en avant la présence de l'ennemi. Acclimatées en France sous l'Ancien Régime, elles se dénommaient cavalerie légère, aptes, par petites équipes, à la reconnaissance et aux liaisons. On les opposait aux cuirassiers, troupe destinée à charger en formations massives.

Infanterie divisionnaire
Terme apparu entre 1916 et 1917 au fur et à mesure que les divisions d'infanterie sont passées de deux brigades d'infanterie à deux régiments à celui de trois régiments, regroupés sous les ordres d'un général ou colonel « Commandant de l'infanterie Divisionnaire X », X étant le numéro de la division concernée.

Jus
Dans l'argot des combattants, désignation du café.

Renvois : Gnôle, Pinard
Citations :

- « Voilà qu'il nous réclamait sa part de jus ! Il en but les trois quarts et dégusta aussi de l'horrible gionle qui cependant le ranima un peu (...) » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 131)
- « Mes hommes ne tardent pas à revenir avec une provision de biscuits et du café chaud. À la vérité, ce « jus » est bien clair. Il provient de marcs qui ont déjà servi. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 119)

Kaputt
Adjectif allemand qui signifie cassé, abîmé, ou, plus familièrement, foutu. Employé par les combattants français souvent de manière moqueuse à l'adresse des ennemis.
Citation :

- « Le fusil claque, plus d'homme; seul le calot qui a sauté en l'air d'un bon demi-pied, retombe sur le parapet et s'y pose. Tous rient et battent des mains: "Ah! il en a, des Boches, sur la conscience!" Et Pécou redescend, ses petits yeux clignotant de contentement, en disant: "Kamarad, kapout!" Il le répète deux ou trois fois en regagnant sa place, où de nouveau il épluche son œuf en silence. » (Lieutenant E.R. (Capitaine Tuffrau) [Paul Tuffrau], *Carnet d'un combattant*, Paris, Payot, 1917, p. 171-172)

Lebel
Fusil qui équipe les armées françaises. Conçu en 1886 et modifié en 1893, son calibre est de 8 mm. Il est à la fois robuste, précis, et légèrement dépassé en raison de la lenteur de chargement de son magasin. Ses équivalents allemand et britannique sont respectivement le Mauser G98 et le Lee-Enfield Mark I. La longueur du fusil Lebel (1,80m) le rend d'usage très peu pratique dans les tranchées souvent étroites de la guerre de position.
Renvois : Chauchat, VB
Bibliographie : Jean Huon, *Les armes françaises en 1914-1918*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005, p. 21-22
Citations :

- « Soudain les Lebel crépitent : c'est l'assaut ! » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, Journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 78)
- « J'espère que tu dois commencé à savoir te servir de Mademoiselle Lebel » (Lettre de Joseph Papillon à son frère Lucien, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 77)

Ligne (1ère, 2e, etc.)
Le creusement des tranchées à l'automne 1914 amène à distinguer en « lignes » les zones du front et les tranchées qui y sont creusées. La première ligne est ainsi celle qui fait directement face aux lignes adverses, c'est la zone la plus dangereuse, où les combattants font des séjours généralement brefs (de l'ordre d'une semaine) hors des grandes batailles qui conduisent à rester longtemps en « ligne ». L'intervalle entre les lignes est variable, et la communication se fait par des boyaux (v.) Une fois la guerre de tranchée installée dans la durée, le réseau défensif s'organise en profondeur. Chaque ligne est une suite continue de tranchées ou de fortins, et un ensemble de ligne constitue une position. Dans la plaine de Reims, au moment de l'offensive du Chemin des Dames, il y a souvent trois positions allemandes successives, chacune constituée de plusieurs lignes.
Renvois : Boyau, Sape
Bibliographie : Michel Goya, *La chair et l'acier. L'armée française et l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 271.
Citations :

- « Notre première ligne n'était qu'une ligne brisée avec des intervalles entre sections et compagnies qui allaient jusqu'à quatre cents mètres » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. p. 289)

Limoger
Le terme date des débuts de la guerre et signifie envoyer un officier supérieur, que l'on considère comme inefficace et incompétent, dans un commandement subalterne, qui n'est forcément Limoges. Il s'applique d'abord à la grande vague de généraux démis par Joffre dans le contexte de la retraite de 1914 et de la bataille de la Marne puis devient courant : Le mot s'est étendu a toute forme de renvoi par une autorité supérieure, tel qu'il est employé aujourd'hui.
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 69.
Citation :

- « Je profitai de mon enquête pour obtenir le limogeage [du général] Duchêne » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 303, 30 juillet 1918)

Marcher
C'est une des activités traditionnelles du fantassin. Même dans la guerre des tranchées, on marche pour aller d'un cantonnement à l'autre, des lignes vers les positions de repos, et là on marche en guise d'exercice.
Le mot signifie aussi « obéir aux ordres ». La Chanson de Craonne dit : « Person' ne veut plus marcher ».
Renvoi : Descendre, Monter
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 72
Citation :

- « Nos hommes sont exténués. Ils marchent toutes les nuits, ou deux nuits sur trois, souvent inutilement. (Louis Birot, *Carnets. Un prêtre républicain dans la Grande Guerre*, Albi, FSIT, 2000, p. 236, août 1916).

Marmite/marmitage
Dans l'argot des combattants, désignation des projectiles allemands par les soldats français, en particulier des Minenwerfer (v.) sans doute en raison de leur forme et de leur poids.
Renvois : Minen
Citations :

- « J'entendis arriver une grosse marmite qui me parut m'être destinée. Je piquai une tête dans le boyau, tête première. Il était temps, elle éclata derrière moi, sur le parapet, me couvrant de terre et de débris. ». (Xavier Chaïla, *C'est à Craonne, sur le plateau. Journal de route 1914-1919*, Carcassonne, F.A.O.L., 1997, p. 68.)
- « Une marmite s'est écrasée sur le parapet, enterrant mes fusées, brisant un fusil-mitrailleur, blessant plusieurs hommes. Les autres se disent commotionnés, ils sont surtout abrutis, apeurés. » (Jean-Pierre Biscay, *Témoignage sur la guerre 1914-1918 par un chef de section*, Montpellier, Causse, 1973, p. 77)
- « Mon Commandant, je ne salue que les marmites quand elles passent ». (caporal anonyme du 174e RI, juin 1917, rapport du commandant Brique, le 7 juin 1917, SHDT 16 N 1521)
- « Favigny devina que "marmite" signifiait quelque chose de dangereux; mais au "dépôt" on ne leur avait pas enseigné ce que cela voulait dire » (Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin 1914-1915*, Paris, Agone, 2000 [1e éd. 1920], p. 26)

Mélinite
Explosif brisant à base d'acide picrique, mis au point en 1885 par le chimiste Eugène Turpin. Elle est de couleur jaune paille, d'où son nom (« méli », miel en grec). Son pouvoir de destruction a conduit à la remise en cause des forts dits Séré de Rivière souvent déclassés pour cette raison en 1914.
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004
Citations :

- « Notre grande arme demeura les pétards à la mélinite que l'on jette à la main après en avoir allumé l'amorce. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 152)

Mercanti
Mot à connotation péjorative, utilisé par les combattants français pour désigner les civils commerçants ou improvisés commerçants qui vendent, à proximité du front, des boissons ou d'autres produits à des prix exagérément élevés.
Renvois : Embusqués, Profiteurs
Citations :

- « Nous sommes dans Fismes, la ville des suprêmes débauches. Tous les rez-de-chaussée sont les épiceries qui débordent sur la voie. Nous n'avons jamais vu de telles pyramides de charcuteries appétissantes, de boites aux étiquettes dorées, un tel choix de vins, d'alcools, de fruits. Peu d'objets : ici on n'achète pas ce qui dure. Mais partout de la boisson et de la nourriture. Les mercantis nous traitent comme des chiens et nous annoncent les prix d'un air de défi. Nous n'avons jamais payé aussi cher et les soldats murmurent. Les vendeurs leur lancent un regard froid, implacable, qui signifie : à quoi vous servira votre argent si vous n'en revenez pas ? C'est vrai ! Une détonation plus forte décide les plus économes ; ils se chargent les bras et tendent leurs billets. *Buvons donc, bouffons donc ! A en crever... Puisqu'il faut crever! »* (Gabriel Chevallier, *La Peur*, Paris, Stock, 1930, p 210, Fismes après le 16 avril 1917)
- « Ce village, quoique situé à peine à quelques kilomètres des lignes allemandes, n'avait jamais été bombardé ; la population civile était rassurée et se livrait sans scrupules à son odieux trafic de mercanti, qui consiste à voler le poilu sous prétexte de lui fournir les matières de première nécessité. » (Georges Caubet, *Instituteur et sergent, Mémoires de guerre et de captivité*, présentés

par Claude Rivals, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1991, p. 13, près de Verdun, février 1916).

Midis
Désignation des soldats méridionaux, qui peut prendre une tournure péjorative, notamment avec le scandale causé en 1914 par la mise en cause du comportement des troupes méridionales du XVe corps lors de la bataille de Dieuze.

Mine
Charge d'explosifs que l'on amenait sous la tranchée ennemie afin de la faire exploser. Les mines étaient placées dans des galeries souterraines (v. Fourneau), creusées à cette fin par des troupes spécialisées, les sapeurs (v.). Par extension, on désigne comme la « mine » l'ensemble du cheminement souterrain creusé par l'assaillant jusque sous la position adverse pour y aménager une chambre de mine. Ce type de guerre était très craint des combattants, comme de ceux chargés de placer les mines. Des entonnoirs (par exemple à Massiges, Marne ou à Vauquois, Meuse) et des galeries de mine (à la Chapelotte, Vosges) sont encore visibles dans le paysage.
Renvoi : Entonnoir
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004
Citation :

- Le soldat du 2e génie Pierre Guiraud écrit à ses cousins en mai 1918 à ce sujet « ses le plus sale travail que l'en fait en et plus dangeureus que en car cam on travail a se metre desou la terre et que eu vous font sauter la mine vous éte sur dit raister » (correspondance inédite)

Minen/Minenwerfer
Nom des pièces d'artillerie de tranchée allemande, et, par extension, désignation des projectiles qu'elles envoient.
Renvois : Crapouillot, Marmite
Citations :

- « Les vilains « Minenwerfer », lourdes torpilles, laids crapouillots, étaient encore choses inconnues dans ce secteur » Carnets de L. Barthas, p. 100.
- « C'est un sujet contre lequel les soldats récriminent le plus. Il serait heureux que notre artillerie lourde puisse museler rapidement les Minen dès qu'ils se mettent en action et que nous soyons dotés d'engins aussi puissants et aussi précis. » (combattant du 369e RI fin 1917, cité dans Nicot Jean, Les poilus ont la parole, p.65, n.5)
- « C'est là que j'ai pu voir leur redoutable Minenwerfer, bombe de 60 kilos dont le trou qu'elle fait en tombant contiendrait dix hommes. Aussi, si ça tombait sur un gourbi, il n'existait plus rien de ce qui auparavant nous servait d'abri. » (Fernand Tailhades, « Souvenirs », dans Eckart Birnstiel et Rémy Cazals éd., *Ennemis fraternels 1914-1915*, Toulouse, PUM, 2002, p. 170, Vosges, mars 1915).

Monter
Pour les combattants français, le verbe monter devient durant la guerre synonyme d'« aller aux tranchées », en raison notamment de l'organisation du « système-tranchées » (F. Cochet) qui fait alterner dans le temps des séjours dans des espaces (arrière, arrière-front, front-arrière, zone de feu) plus ou moins dangereux. On « monte » vers le feu et les tranchées de première ligne. Inversement durant les mutineries les combattants refusent de « monter ».
Renvois : Descendre, Marcher
Citations :

- « On « monte » toujours aux lignes, bien qu'elles soient souvent dans un bas-fond. Ce n'est pas qu'on y respire l'air léger des sommets (…) mais c'est qu'il est plus malaisé de monter que de suivre un chemin dans la plaine et qu'on n'arrive pas dans les tranchées de combat sans un rude et tragique labeur » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 13)
- « Les régiments d'infanterie en ont complètement marre et une grande partie refuse de monter; c'est à cause de cela que Paul est au mont Haut, ceux qui devaient y aller ayant refusé de monter. » (Fernand Maret, *Lettres de la guerre 14-18*, Nantes, Siloë, 2001, p. 211)

Mutilation volontaire
blessure infligée sur lui-même par un soldat afin d'échapper au front ou au service actif. Il s'agit souvent de coups de feu que l'on se tire sur un membre, et parfois d'ingestion de substances provoquant des maladies, mais à la toxicité limitée. Les mutilations volontaires semblent avoir été particulièrement nombreuses au début de la guerre, les soldats étant désemparés devant les conditions que le conflit leur imposait. Le commandement assimila la mutilation volontaire à un abandon de poste en présence de l'ennemi et de nombreux soldats ont été condamnés ou/et exécutés pour ce délit.

Renvois : Conseil de guerre, Cour martiale
Bibliographie : Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective, 1914-1999*, Paris, Odile Jacob, 1999 ; André Bach, *Fusillés pour l'exemple*, Paris, Tallandier, 2003.
Citation :

- « Quand j'arrive incident très grave. Le major Merlat est occupé avec un autre médecin à réviser les plaies suspectes de la main gauche. Dans un grand nombre de cas la mutilation volontaire est évidente. » (Louis Birot, *Carnets. Un prêtre républicain dans la Grande Guerre*, Albi, FSIT, 2000, p. 32, août 1914)

Nettoyage/Nettoyeur de tranchées
Mise hors d'état de nuire des ennemis restés dans les tranchées en deçà de la progression des troupes d'assaut. Très importante puisqu'elle consiste à s'assurer qu'on ne laisse d'ennemis dans son dos, la mission de nettoyage de tranchées a donné lieu à toute une série de récits sanglants ou de mythes plus ou moins conformes à la réalité. Des unités étaient spécialisées dans ces opérations qui se faisaient à l'arme de poing, à la grenade ou plus rarement au couteau.
Renvois : Baïonnette, Corps francs
Bibliographie : Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre, (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001, p. 74.
Citations :

- « Les vagues d'assaut franchiront les tranchées conquises sans s'y arrêter. Les « nettoyeurs », comme leur nom l'indique, « feront le ménage » c'est-à-dire neutraliseront les occupants à coups de pistolets, de grenades et même de couteaux ! C'est ce qui explique cette distribution d'armes nouvelles. Quelques-uns brandissent leur coutelas en exécutant une espèce de danse du scalp, mais malgré cette exubérance, beaucoup répugnent à l'employer et presque tous le jetteront au départ. « Nous ne sommes pas des assassins ! » disent-ils. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 89, septembre 1915).

No Man's Land
Littéralement: « la terre de personne ». Ce terme désigne l'étendue de terrain ravagée et inhabitée située entre les deux lignes de tranchées adverses. Son premier emploi attesté se trouve dans une dépêche d'Ernest Swinton, militaire et correspondant de guerre anglais, le 21 décembre 1914 : « Beyond, of width varying according to the nature of the fighting and of the ground, is neutral territory, the no-man's-land between the hostile forces. It is strewn with the dead of both sides, some lying, others caught and propped in the sagging wire, where they may have been for days, still others half buried in craters or destroyed parapets » [« Au-delà, de largeur variable suivant la nature du combat et du terrain, c'est le territoire neutre, la terre de personne entre les forces adverses. Il est jonché des morts des deux camps, certains étendus, d'autres pris dans les fils barbelés, où ils peuvent se trouver depuis des jours, d'autres encore à moitié enterrés dans des cratères et des parapets détruits »] Clair et évocateur, le terme est largement repris par la suite, y compris par les combattants francophones. Il reste peu répandu parmi ceux d'origine populaire qui parlent plutôt de « bled ».
Renvois : Bled, Cratère, Parapet
Citations :

- « Les patrouilles de surveillance montent la garde en avant des réseaux, s'assurent qu'ils sont intacts, sillonnent le *no man's land*, le « pays de personne », qui sépare des nôtres les réseaux boches. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 32)

Observatoire
Position élevée permettant d'avoir une vue sur le champ de bataille, particulièrement utile pour permettre les réglages d'artillerie. En 1917, on nomme parfois « bataille des observatoires » l'ensemble des combats de l'été et de l'automne sur le Chemin des Dames, entre l'offensive Nivelle d'avril-mai et celle de la Malmaison fin octobre (l'enjeu militaire est alors de s'assurer la maîtrise de la ligne de crête du Chemin des Dames).

Obusite
Nom donné en France aux affections psychologiques consécutives à l'expérience du bombardement
Bibliographie : Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

Ordre du jour
Moyen dont dispose la hiérarchie militaire pour s'adresser à la troupe et aux subordonnés. Il est daté, porte un numéro et se caractérise par sa brièveté et son intention de frapper l'imagination de ceux qui vont le lire et l'entendre car un ordre du jour se lit plusieurs fois aux rassemblements des hommes. Il vise à les encourager ou à les mettre en garde contre les comportements attentatoires à la discipline. Plusieurs ordres du jour sont restés célèbres, comme ceux dont un extrait figure ci-dessous.
Citations :

- « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. » (Général Joffre (commandant en chef), ordre du jour du 6 septembre 1914, bataille de la Marne)
- « La journée du 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II^{e} armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous ! Les Allemands attaqueront sans doute encore, que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage, on les aura ! » (Général Pétain (commandant le secteur de Verdun), Ordre du jour du 10 avril 1916, bataille de Verdun)
- « L'heure est venue. Courage et confiance. Vive la France » (Général Nivelle (commandant en chef), ordre du jour du 15 avril 1917, bataille du Chemin des Dames)

Pain K.K.
Pain de rationnement allemand (Kleie und Kartoffeln – son et pommes de terre) qui a donné lieu en France à de multiples allusions scatologiques, dans la logique de la dévalorisation de l'ennemi. Ainsi trouve-t-on ce dialogue sur une carte postale de février 1915 :
« *Le Petit Boche : « Maman ! K-K ! K-K !!... »*
La Mère Boche : « Voyons ! Est-ce de manger que tu as envie ou bien de... le contraire ! » (voir Laurent Gervereau, *Images de 1917,* Paris, MHC/BDIC, 1987, p. 157)

Pal's battalions
« Bataillons de copains » : Désignation des unités de volontaires de l'armée britannique dont le recrutement local en 1914 (à l'échelle de l'usine, du village par exemple) permettait la transposition des liens de camaraderie civils au front.

Parallèle de départ
Espace aménagé parallèlement à la tranchée de première ligne, permettant de concentrer les combattants d'une vague d'assaut (v.) en vue d'une offensive

Parapet
Rebord de la tranchée qui fait face à la tranchée adverse. Il constitue à la fois une protection (renforcée par des barbelés (v.) et des sacs de sable) et un obstacle à escalader lors des attaques ou des départs pour patrouilles (v.) et coups de main (v.). Une des règles primordiales de la guerre des tranchées consiste à ne rien exposer à l'adversaire au-dessus du parapet.
Renvois : Créneau, Parados, Pare-éclat
Citations :
- « Des coups de sifflet, des hurlements, « En avant ! » Et c'est l'escalade des parapets, disciplinés, lentement, masque pendant. » (attaque du 16 avril 1917, témoignage de Roger Dantoine, cité par Rémy Cazals, Claude Marquié et René Piniès, *Années cruelles, 1914-1918*, Villelongue d'Aude, Atelier du gué, 1998, p. 120)
- « Nous arrivâmes au moment où, dans la pénombre, les derniers voltigeurs des bataillons de tête enjambaient les parapets dans un bruit de gamelles et de baïonnettes. » (attaque du 16 avril 1917, André Zeller, *Dialogues avec un lieutenant*, Paris, Plon, 1971, p. 114)
- « De temps à autre, je glisse un coup œil au-dessus du parapet et ne vois toujours devant moi que la masse vert sombre des bois que tiennent les Boches, et la partie inclinée du terrain qui descend vers le ravin où se cache le village de Tahure. » (Jacques Meyer, *La Biffe*, Paris, Albin Michel, 1928, p. 58.)
- « Une balle soudain, frappe sur le parapet, avec un claquement dur qui nous fait sonner les tympans. » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 218)

Parados
Protection par un monticule de terre en arrière de la tranchée.
Renvois : Parapet, Pare-éclats
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Pare-éclats
Élément de protection placé de manière transversale dans une tranchée ou un boyau afin de limiter les effets de l'explosion d'un obus en arrêtant ses éclats (v.).
Renvois : Parapet, Parados
Citation :

- « Et les tranchées elles-mêmes, en quel état nous les trouvions ! Celle où je me tenais était une sorte d'étroit sillon, à fleur du sol, toute droite, sans pare-éclats, si bien qu'une bombe éclatant à une de ses extrémités pouvait atteindre de ses fragments l'extrémité opposée » (Bloch 2006, p. 141)

Patrouille
Opération le plus souvent nocturne pratiquée en avant des tranchées de première ligne par un petit nombre de combattants, généralement dans le but de reconnaître et repérer les défenses adverses. Les patrouilles sont très risquées.
Renvois : Coup de main
Citations :

- « Notre mission consistait à maintenir par des patrouilles la liaison avec les troupes qui tenaient les pentes en face, mais ces patrouilles ne se faisaient que sur le papier, par des compte rendus fictifs, car en réalité au bout de trois jours les patrouilles auraient cessé faute de patrouilleurs. » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 288)
- « La patrouille, c'est la chasse où l'on est chasseur et non plus seulement, dans le flot qui roule, une goutte d'eau parmi le torrent. Je sais que nous trouverons, presque au hasard, des hommes qui sauront suivre la trace du fauve d'en face et discerner ce qui défend sa tanière. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 34)

P.C.D.F.
Abréviation de « Pauvre couillon/con du front », désignant les fantassins. Elle est employée au cours de la guerre par les combattants eux-mêmes et dénonce implicitement les « embusqués » (v.) qui arrivent à échapper au front et au danger.
Renvois : Biffe/Biffin
Citations :

- « On ne saurait mesurer la part qu'ont eues aux récentes mutineries des p.c.d.f. (pauvres cons du front) le récit par *Le Petit Parisien* des soviets des soldats russes. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 237)

Peloton
1) Dans l'infanterie correspond au regroupement de deux sections sous un commandement unique. Dans la cavalerie le peloton correspond à ce que dans l'infanterie on appelle une section.
2) Peloton d'exécution, unité militaire chargée de fusiller les condamnés à mort lors des exécutions capitales.
Citations :

- « Le 24 septembre, notre compagnie se divisa. Le premier peloton s'en alla occuper les tranchées de repli. Le deuxième peloton, où je servais, demeura toute la journée derrière un petit bois tout près de la ferme du Moulinet où nous avions couché. » (Bloch 2006, p. 136)
- « Lorsque les types sont attachés aux poteaux et que les 4 pelotons d'exécutions couchent les types condamnés en joue, il semble alors que la cadence du cœur devient folle pour s'arrêter quand la salve part… » (Témoignage sur l'exécution des mutins de la 77e DI, cité par Denis Rolland, *La grève des tranchées. Les mutineries de 1917*, Paris, Imago, 2005, p. 256-257)
- « Il y en a un qui faisait partie du peloton qui est tombé en tirant son coup de fusil et qui est resté malade. Il ne voulait pas qu'on lui parle. Il disait : « Laissez-moi, je suis un assassin » » (Témoignage sur l'exécution des mutins de la 77e DI, cité par Denis Rolland, *La grève des tranchées. Les mutineries de 1917*, Paris, Imago, 2005, p. 256-257)

Pépère
1) Comme adjectif : se dit d'un secteur tranquille et considéré comme peu dangereux.
2) Comme nom : désigne les soldats territoriaux les plus âgés.
Renvois : Filon, Secteur, Territoriaux
Bibliographie : Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
Citations :

- « Nous recevons en renfort trois servants de la territoriale provenant d'une colonne de munitions dissoute. Ils portent les écussons du 5e lourd de Joigny. Les trois pépères sont rutilants, leur paquetage obèse. Ils s'assoient à côté de nous, tout tristes de leur nouveau sort. Un quart de jus bien chaud leur est servi par le cuistot. Mais ils sont « fatigués ». Leur chef me demande, sans rire, où est la chambre à coucher. « Mais vous y êtes, cher ami », lui dis-je en lui montrant la paille étendue. Habitués à dormir tous les jours dans de bons cantonnements, très à l'arrière, souvent dans de vrais lits, ils sont tout déconcertés. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 70-71, 8 février 1915)

Percée
Ce terme désigne la rupture du front adverse que l'on attend d'une offensive. Rendue presque impossible par la supériorité, dans le cadre de la guerre des tranchées, des défenseurs sur les attaquants, et par la difficulté de faire avancer renforts et artillerie sur le terrain conquis mais bouleversé par les obus, elle reste un objectif du commandement français jusqu'en 1917 (offensive Nivelle au Chemin des Dames).

- Dans son roman, significativement intitulé *La percée*, Jean Bernier écrit à propos de l'hiver 1914-1915 : « L'ère de la percée commençait [...] Les grands chefs s'obstinèrent à vouloir enfoncer le front allemand et durant tout le premier hiver, sans la moindre organisation, sans le plus médiocre soucis de la vie, de la mort, des souffrances de leurs soldats. » (Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin 1914-1915*, Paris, Agone, 2000 [1e éd. 1920], p.46)

Percutant
Type d'obus qui éclate lors du contact avec le sol.
Renvois : Fusant, Tirs d'artillerie
Citations :

- « Je viens de passer un petit quart d'heure sous les obus, des percutants 105 et 150. Ils font de gros trous de trois mètres dans la chaussée. J'ai été encadré par eux ; il m'en est tombé à quatre, à quinze, à vingt pas. J'en ai mal à la tête. J'ai senti leur vent. Mes hommes me regardaient d'une grange et m'ont cru perdu. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 326, lettre du 23 septembre 1914)

Périscope
Instrument optique composé de miroirs obliques, créé afin de pouvoir observer l'extérieur de la tranchée en direction des lignes adverses sans s'exposer aux tirs. Il existe de nombreux modèles de périscopes plus ou moins improvisés et artisanaux.
Bibliographie : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, C.R.D.P., 1995, p. 29.
Citation :

- « Premier réglage de tir au périscope. Cet appareil est nouveau pour moi. Je découvre des coins inexplorés dans la tranchée ennemie. La visibilité est parfaite. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 100)

Perm/Perme/Permission
La permission est une autorisation d'absence provisoire (d'une durée habituelle de huit jours) accordée aux combattants français à partir de juin 1915. Suscitant de vastes débats et une organisation matérielle conséquente, elle est attendue et espérée avec impatience par les soldats dont elle vient à constituer un ressort de la ténacité, en même temps qu'elle permet de rétablir un lien complexe avec l'arrière.
Bibliographie : Emmanuelle Cronier, « Permissions et permissionnaires », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard, 2004, pp. 591-599
Citation :

- « Je pars en permission sans avoir pu écrire aux miens pour les prévenir de mon arrivée. (...) Personne à la maison. Je me débarbouille. Ma femme arrive du marché, elle est toute saisie et pleure de plaisir. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 103, 16 octobre 1915)
- « Le temps de ma permission écoulé, je me retrouve le 13 juin au soir sur le quai de la gare de Bayon. A l'aller, comme au retour, j'ai été frappé par l'indiscipline qui règne dans les trains de permissionnaires et les gares régulatrices. » (Fernand Laponce, *Journal de marche d'un artilleur de campagne, première période: la guerre de position, 1915-1917*, Bois-Colombes, F. Laponce, 1971, p. 213, été 1917)

Petit poste
Poste avancé devant la première ligne de tranchée dont la fonction est de surveiller l'adversaire et de prévenir ses attaques surprises. Parfois, le petit poste est une position bien aménagée et reliée à la tranchée par un boyau. Mais d'autres fois, c'est un simple trou d'obus isolé et aménagé sommairement. Dans tous les cas, les soldats n'appréciaient guère les séjours qu'ils faisaient dans ces lieux isolés et particulièrement exposés.

- « De semaine en semaine le réseau essentiel des tranchées se complète : petits postes tendus comme des antennes vers l'ennemi » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 24)
- « Un petit poste de la 4ème compagnie aperçoit également un détachement d'infanterie passant à proximité sur un chemin. Il ouvre le feu, quelques hommes tombent et sont emportés par leurs camarades qui gagnent les bois. » (Récit d'Emile Maline, du 20e BCP, in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 122, 20 août 1914)

Pièce
Synonyme de canon, ou tube. La pièce de 75 est commandée par un maréchal des logis chef de pièce. Elle est servie par six soldats : le maître pointeur qui, au moyen d'un collimateur, vise la direction voulue ; un tireur qui marque la distance demandée et qui tire les obus ; un chargeur qui place l'obus dans la culasse ; un déboucheur qui dispose d'un débouchoir pour régler la hauteur d'explosion des obus ; deux pourvoyeurs qui apportent les obus au chargeur.
Renvois : Batterie, Servant
Citations :

- « La troisième pièce, qui présentait un gonflement, a vu son canon éclater. Les trois servants et le chef de pièce ont été affreusement blessés. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 79)

Pinard
Vin en argot militaire.
Renvois: Gnôle, Jus
Citations:

- « Ce sacré pinard, c'est encore lui qui nous fait oublier notre cafard, c'est notre meilleur copain ; c'est pas une chose avouable, mais c'est comme ça ; gare à ceux qui ne pourront pas s'en déshabituer après la guerre » (extrait d'une lettre cité dans Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998, p. 48-49)

Plaque d'identité
Destinée à permettre l'identification des morts et des blessés, elle indique le nom et le prénom, la classe, le bureau de recrutement et un numéro matricule. Plusieurs modèles existeront avant que soit mise au point la plaque d'identité en deux parties dont une détachable, permettant de laisser sur le corps sa référence.
Citations :

- « C'était la compagne inséparable du Poilu qui devait la porter en double exemplaire, suspendus à son cou par un petit lacet noir. Mais, le plus souvent, il la portait fixée au poignet par une chaînette-bracelet. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 325).

Poilu
Désignation des soldats français dès le début de la guerre de 1914-1918. L'origine du terme est plus claire qu'on ne le croit souvent, puisqu'il est attesté dès le XIX^e^ siècle, pour désigner un soldat endurant et courageux, dans l'argot militaire**,** ainsi chez Balzac (*Le Médecin de Campagne*, 1833) les pontonniers de la Bérézina en 1812. Il arrive souvent que le poil soit signe de virilité, de courage ou d'expérience. L'usage massif du terme en 1914-1918 tient en outre à plusieurs éléments liés : la difficulté effective, à l'hiver 1914, de se raser, le caractère rudimentaire de la toilette au front ; l'obligation pour tout militaire jusqu'en 1917 de porter la moustache, la simplicité de la désignation qui permet aux journaux et à l'arrière de mettre en scène la familiarité et la proximité avec les combattants. Le terme peut être employé dans des sens très différents, d'un combattant à un autre, certains le rejetant tandis que d'autres se l'approprient. Il est fréquent que les officiers l'emploient dénotant ainsi la distance qui les en séparent. Plus généralement, le terme semble employé indifféremment, comme synonyme de soldat.
Renvois : Biffe/Biffin, P.C.D.F.
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, presses universitaires du Mirail, 2003, p. 89.
Citations :

- « Le capitaine vint vers moi et me félicita, disant à mes hommes qu'ils pouvaient me suivre avec confiance et ajoutant que j'étais un vrai poilu. » ((Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 147)
- « Animal intermédiaire entre l'homme et le chimpanzé que le XXe siècle a révélé à lui-même – le Poilu, ce monstre d'une civilisation à rebours, loque qui n'a d'humain que la faculté de souffrir. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, 9 avril 1915 p. 366-367)
- « (…) nous attendîmes patiemment qu'on eut trouvé de quoi nous loger. Il fallut attendre une grande heure. Certes ce n'était pas le temps qu'il fallait pour loger les vulgaires poilus que nous étions, mais pour Messieurs les Officiers c'était une autre affaire. » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 109)

Popote
Dans l'argot des combattants, désigne à la fois la cuisine roulante (v.), et le fait de cuisiner. Par extension, la popote est la réunion des personnes qui mangent en commun.
Renvois : Jus, Roulante, Singe
Citations :

- « La popote, ce soir, est bruyante. Les nouvelles s'y précipitent : décidément nous changeons de secteur » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 244.)
- « J'avais choisi pour compagnons un mineur du Pas-de-Calais et un ouvrier parisien, deux braves garçons avec qui je m'entendais bien. Nous faisions ensemble une confortable petite popote. » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 148)
- « Le capitaine et ses chefs de section font popote commune. Jusque-là j'avais presque toujours partagé la cuisine de mes hommes ; j'avais vécu de leur vie. Je les quittais maintenant [en raison d'une promotion] » (Marc Bloch, « Souvenirs de guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006, p. 149)

Poste de secours
Lieu établi pour recueillir les blessés et leur donner les premiers soins, non loin des zones de combat. C'est la première étape de la chaîne sanitaire. Les blessés sont ensuite envoyés vers l'ambulance (formation sanitaire divisionnaire).
Renvois : Ambulance, Brancardiers
Bibliographie : Antoine Prost, « Le désastre sanitaire du Chemin des Dames », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 137-151.

Préparation d'artillerie.
Ensemble des tirs d'artillerie lancés avant une offensive, destinés à préparer celle-ci par la destruction des défenses (barbelés, tranchées, obstacles) adverses et par l'épreuve infligée aux fantassins. La durée et l'intensité des préparations d'artillerie varie au cours du conflit suivant l'importance que les tacticiens attribuent à la surprise (la préparation est alors courte ou absente) et à la destruction.
Citation :
- « Le colonel nous réunit tous pour nous faire le *speach* d'usage avant chaque casse-gueule: « Dernière bataille... Victoire assurée... Préparation d'artillerie telle que les Boches seront tous tués, etc. » Je veux bien le croire et irai encore de bon coeur faire tout mon devoir. Mais, plus d'excentricités, hein! » (Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, coll. « Hachette Littératures/Pluriel », p. 228)

Pruscos
Dans l'argot des combattants, désignation des Allemands, par déformation des « Prussiens ». Expression héritée de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, assez rapidement supplantée par « Boches ».
Renvois : Boche, Fritz

Queues de cochon
Piquets de fer qui se vissent dans le sol. Ils sont destinés à supporter les réseaux de fils de fer. Les installer fait moins de bruit que lorsqu'il fallait, au début de la guerre, enfoncer les piquets en tapant.
Renvois : Barbelé, Brun (réseau)

Rameau
(Guerre des mines) Galerie étroite qui mène à la chambre de mine. En cas de nécessité — neutraliser en urgence une mine ennemie par un camouflet par exemple — le rameau pouvait être lui-même chargé d'explosif avant même le creusement de la chambre.
Renvois : Entonnoir, Fourneau
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Rata
Initialement, abréviation de ratatouille ; désigne dans l'argot des combattants un ragoût de pommes de terre ou de haricots, ou plus généralement un ragoût quelconque.
Renvois : Popote, Roulante, Singe
Citations :
- « ils venaient dans nos tranchées ramasser les bouts de pain qui traînaient ou frotter le rabiot de rata qui restait au fond des plats » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 99)
- « Nouvelle interruption : le déjeuner : rata de bœuf avec des patates et quelques choux-raves » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 125)

- « Nous arrivons [au repos] à 23 h 20, logés dans des appartements avec un peu de paille ; nous ne serons pas trop mal et réparerons un peu les souffrances que nous avons subies dans la boue, la pluie et le froid et un léger ravitaillement toutes les nuits à 23 h : le bouillon ou rata était souvent plein de terre, nous ne le voyions pas, mais nous le sentions aux dents ; malgré cela on nettoyait le fond de la marmite. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc », 1980, p. 37, Artois, octobre 1915).

Régiment
Unité composant la division (4 puis 3 par division en France en 1914-1918), un régiment regroupant 3000 à 4000 hommes, sous le commandement d'un colonel. Le régiment est l'unité qui dispose sans doute des plus forts marqueurs identitaires : surnom (le 152e RI devient le « quinze-deux » par exemple), drapeau, hauts faits consignés dans des historiques, attachement possible des combattants à un chef emblématique.
Renvois : Brigade, Bataillon, Colon, Compagnie, Division, Escouade, Section
Citations :

- Le témoignage de J. du Fontenioux commence ainsi : « But : fixer des souvenirs. Soucis : 1) ne dire que ce que j'ai vu par moi-même 2) éviter la littérature 3) procurer une petite contribution à l'histoire d'un régiment qui n'a jamais reculé [le 125e RI]. » Joseph Du Fontenioux, *Mon carnet rouge, 1er août 1914 – 12 février 1918*, Domont, Communauté des Carmélites, 1997, 2 vol., vol. I p. 3.
- « (…) Nous repartons pour Serches – où nous arrivons le soir. Entrée triomphale du régiment: les poilus, couverts de boue, défilent, musique en tête, avec des fleurs au bout de leurs fusils. » (Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, Paris, Bayard, 2001, coll. « Hachette Littératures/Pluriel », p. 253, 9 mai 1917)
- « Les régiments d'infanterie en ont complètement marre et une grande partie refuse de monter; c'est à cause de cela que Paul est au mont Haut, ceux qui devaient y aller ayant refusé de monter. (…) Je crois que la guerre va bientôt finir car les régiments se révoltent et ne veulent plus marcher du tout; il n'est pas trop tôt. » (Fernand Maret, *Lettres de la guerre 14-18*, Nantes, Siloë, 2001, p. 211, 16 juin 1917)

Régiment de ligne
Terme encore employé en 1914 mais devenu obsolète. Sous Napoléon III, il désignait l'ensemble des gros régiments d'infanterie pour les différencier des Bataillons de Chasseurs à pied et des unités légères formées en Algérie comme les turcos, les tirailleurs, les zouaves, etc..

Relève
La relève est le remplacement d'une unité par une autre dans les tranchées. Opération dangereuse car bruyante et conduisant au regroupement d'un grand nombre de combattants, elle se fait généralement de nuit. Sa périodicité n'est pas fixée strictement, mais une unité en première ligne est généralement relevée au bout de quatre à sept jours. La relève s'effectue par les boyaux (v.).
Renvois : Boyau, Descendre, Monter
Citations :

- « La relève se fait naturellement la nuit tombée, pour éviter le repérage de l'artillerie. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 97)
- « Les relèves étaient pénibles. Elles se faisaient de nuit, et par des nuits ordinairement très noires. Nous glissions sur le sol imprégné d'eau. » (Bloch 2006, p. 157)
- « Huit jours de tranchées/Huit jours de souffrance/Pourtant on a l'espérance/Que ce soir viendra la relève/Que nous attendons sans trêve/Soudain, dans la nuit et dans le silence/On voit quelqu'un qui s'avance/C'est un officier de chasseurs à pied/Qui vient pour nous remplacer/Doucement dans l'ombre/Sous la pluie qui tombe/Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes… » (Chanson de Craonne [link])

Repos
Situation des troupes combattantes qui ne sont pas affectées aux lignes (v.). Le terme est souvent trompeur car le repos est généralement émaillé d'exercices, de manœuvres et de cérémonies (défilés, prises d'armes, etc.) qui ne permettent pas réellement aux combattants de se reposer. Pour désigner le repos véritable accordé aux unités durement engagées est créée durant la guerre l'expression « Grand repos ».

Réseaux v. Barbelé, Brun

Rimailho
Canon français court de calibre 155, du nom de son concepteur.
Renvois : Calibre, Pièce
Citations :

- « La bataille prend de l'ampleur, nos pièces tirent sans arrêt ainsi qu'une batterie à tir rapide de 155 Rimailho gun. C'est un canon court d'une portée de 8 km et qui, paraît-il, fait beaucoup de mal à l'ennemi. Ses obus passent au-dessus de notre tir et cela nous réjouit d'entendre leur flou flou. » (Paul Mencier, *Les cahiers de Paul Mencier*, Guilherand, La plume du temps, 2001, p. 45)
- « Nous avons avec nous des artilleurs du 5e lourd de Valence (canons Rimailho 155 court : les Boches ne l'aiment pas celui-là) » (Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère » Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Grasset, 2004, p. 96, 20 février 1915)

Rosalie
personnification de la baïonnette apparue dans une chanson de Théodore Botrel intitulée, *Rosalie, chanson à la gloire de la terrible baïonnette*, au début de la guerre et repris par l'arrière. Du côté des combattants, comme souvent, certains l'emploient indifféremment mais la plupart le rejettent.
Citation :
- « Le Poilu classique [des journaux] a un culte, celui de sa baïonnette, que l'on nomme, paraît-il (je l'ai appris par les journaux) Rosalie. Il faut voir les misérables Boches se sauver, comme des lapins, devant le Poilu classique armé de sa classique Rosalie [...] Comme elles sont loin [de nous] les histoires de Rosalie... Et combien elles apparaissent navrantes, vues d'ici, de loin et de haut. » (Paul Fiolle, *La Marsouille*, Paris, Payot, 1917, p. 211-212)

Roulante
C'est initialement la cuisine roulante de compagnie, mobile, qui permet de préparer le ravitaillement des combattants à proximité des premières lignes.
Renvoi : Popote
Citations :
- « Les tuyaux de la roulante nous apprirent qu'on devait attaquer la position dite du Chemin des dames, puis marcher sur Laon, et, de là, vers la frontière. J'ai écrit: *les tuyaux de la roulante*. Je vais éclairer ma lanterne. La roulante (bien entendu, la cuisine roulante), constituait pour nous le trait d'union entre nos lignes, où nous étions isolés de tout, et le même monde extérieur, ou intérieur. A chaque distribution de vivres, c'est-à-dire chaque nuit, les hommes de corvée apportaient les dernières nouvelles du dehors. » (Antoine Grillet, *Fantassin, souvenirs de guerre 1914-1919*, Paris, Payot, 1932, p. 92.)
- « Les cuisiniers de compagnie disposent presque tous d'une vaste cuisine roulante munie d'une chaudière, de deux marmites et d'un four. C'est tout ce qu'il faut pour varier les menus, des daubes aux rôtis, et des mirotons aux ragoûts. » (Daniel Mornet, *Tranchées de Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 41-42)

Saint-Etienne
Fabriquée par les manufactures d'armes de Saint-Etienne, la mitrailleuse modèle 1907-T est l'arme de ce type la plus répandue parmi les unités de l'armée française au début de la guerre. Malgré sa cadence de tir importante (600 coups/minute), son manque de fiabilité conduira à en cesser la production en 1917, au profit de la mitrailleuse Hotchkiss (v.) 1914.
Renvois : Chauchat, Hotchkiss, Lebel, VB
Bibliographie : Jean Huon, *Les armes françaises en 1914-1918*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005, p. 38.

Saluer
1) Effectuer le salut réglementaire dû aux supérieurs par les subordonnés.
2) Dans l'argot militaire, désigne le fait de se baisser ou de se coucher au passage d'un projectile (balle, obus).

Sammies
Désignation des soldats américains. Le terme est créé sur le modèle des « Tommies » désignant les soldats britanniques.
Renvoi : Tommy/Tommies
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 97.

Sape
Dans le vocabulaire de la guerre de siège, la sape est une tranchée profonde (parfois couverte, mais jamais souterraine) permettant la circulation à l'abri des vues. Dans la guerre des tranchées, ce sens correspond généralement à celui des boyaux (v.) et le terme de sape est souvent improprement employé pour désigner galerie souterraine pour fourneaux de mine ou abri souterrain.
Citation :
- « A 10 heures, nous recevons de PC 3 un coup de téléphone : un obus de gros calibre est tombé sur la sape où étaient installés le médecin aide-major et les deux infirmiers » (Carnets d'Auguste Laurent,

20e BCP, 4 août 1914, in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 60, 21 novembre 1915)

Sapeur
Soldat de 2e classe du génie. Leur insigne distinctif est constitué par deux haches en sautoir cousues sur la manche.

Saucisse
1) En argot des combattants, ballon d'observation. Le nom vient de la forme allongée de ces ballons.
2)En argot des combattants, désignation des projectiles allongés d'artillerie de tranchée (sens plus rare que le précédent).
Renvois : Aéro, Zeppelin
Citation :

- « Marmitage de la batterie qui écope de 56 obus de 150. La saucisse boche était haut dans le ciel . Elle a réglé le tir mais les artilleurs devaient être novices car l'arrosage a été d'un effet nul. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 98)
- « (…) écouter avec inquiétude les crapouillots et les « saucisses » (bombes) sont les principales occupations (…) » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 407)

Schilt (appareil / section)
Lance-flamme de fabrication français composé d'un réservoir de 80 litres de pétrole et d'une lance permettant un jet d'une portée maximale de 35 mètres. La mise à feu se fait par grenades. Les sections schilt sont les unités spécialisées dans le maniement de ces lance-flammes
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004

Séchoir
Dans l'argot des combattants, désignation des barbelés. L'expression vient de ce que les soldats tués lors d'une offensive pouvaient « sécher » sur les barbelés dans lesquels ils étaient pris.
Renvoi : Barbelé

Secteur
Portion du front à laquelle est affectée une unité pour un temps donné. Le secteur peut être dit calme, tranquille ou « pépère », ou au contraire dur et dangereux.
Renvois : Filon, Pépère
Citations :

- « Le secteur est assez calme, pas de tir d'artillerie, on ne se croit pas en guerre après la fournaise que nous venons de passer. » (*« Il fait trop beau pour faire la guerre ». Correspondance de guerre d'Elie Vandrand, paysan auvergnat (août 1914 – octobre 1916),* présentée par Marie-Joëlle Ghouati-Vandrand, Vertaizon, La Galipote, 2000, p. 178, Vosges).
- « Nous voici au front : mais ce front-ci ne ressemble pas aux autres, aux précédents que j'ai connus. Il fait partie de ce que l'on nomme les « secteurs tranquilles », je n'imaginais pas qu'il put y en avoir qui le soient à ce point, et évidemment ceux qui ont vécu ici avant nous pendant 15 mois (!) ne peuvent pas avoir une idée de la guerre. Notre tour est venu de jouir de ces avantages. » (Louis Birot, *Carnets. Un prêtre républicain dans la Grande Guerre*, Albi, FSIT, 2000, p. 221, février 1916).

Section
La section est la subdivision de la compagnie et comprend environ 65 hommes. Elle est généralement commandée par un sous-lieutenant.
Renvois : Bataillon, Compagnie, Division, Escouade, Régiment
Citations :

- « Conduire une section est un travail intellectuel constant, préoccupant, qui distrait du danger. Au premier obus percutant qui a soulevé devant nous un nuage de fumée noire, j'ai fait saluer mes hommes. A partir de ce moment, je les ai eus en mains. Je me suis, m'a-t-on dit, conduit comme un vieux sous-lieutenant. (…) On m'a ordonné de venir à l'E.M. du nouveau Colonel, j'ai refusé . Je suis resté avec ma section, nous couchons dans les bois… » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 319, lettre du 29 août 1914)

Servant
Terme d'artillerie qui désigne ceux qui sont directement chargés de la mise en œuvre d'une pièce.
Renvois : Batterie, Pièce

Citations :

- « Ma première pièce est amenée. Mais le mur gêne pour la seconde. Qu'à cela ne tienne ! En un instant, d'une salve, les servants pratiquent une embrasure qui dégage la visée de tir. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p.45)
- « Deux mortiers de 220 en profitent pour s'installer non loin de nous. Quel matériel il faut pour ces deux monstres ! Les servants sont de véritables athlètes. Un obus de 200 pèse plus de 100 kg. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 59)

Shell-shock
Littéralement le « choc de l'obus » : nom donné par les Anglo-saxons aux affections psychologiques consécutives à l'expérience du bombardement.
Renvoi : Obusite.

Shrapnel
Arme antipersonnel : obus rempli de projectiles, du nom de l'inventeur du minuteur qui provoque l'explosion, le général anglais henry Shrapnel. L'orthographe du terme est variable dans les témoignages. L'obus libère 200 à 300 balles de plomb capables de percer un crâne non casqué. Par extension, on appelait aussi shrapnells les éclats d'obus.
Renvois :
Bibliographie : Bill Rawling, *Survivre aux tranchées. L'armée canadienne et la technologie (1914-1918)*, Outremont (Québec), Athéna, 2004, p. 135-136
Citations :

- « Les obus tombent dur. Une fois, j'attrape une grêle de shrapnells sur le dos ; heureusement qu'il [l'obus] avait éclaté un peu trop haut et ils ne me font pas de mal. » (Léopold Noé, *Nous étions ennemis sans savoir pourquoi ni comment*, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de14-18 en Languedoc », 1980, p. 33).
- « Les obus nous suivent, marmites et shrapnells. Trois fois, je me suis trouvé en pleine gerbe d'un shrapnell, les balles de plomb criblant la terre autour de moi, fêlant des têtes, trouant des pieds ou crevant des gamelles » (Maurice Genevoix*, Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 39)

Singe
Dans l'argot des combattants, désignation du bœuf et plus généralement de toute viande en boîte de conserve ; le « singe » est fréquemment critiqué pour sa mauvaise qualité (que le mot même suggère).
Citations :

- « Il me tend le singe et dit : - Sers-toi. Je prends ma part de la pointe du couteau et la pose sur un biscuit; je lui repasse la boîte, il se sert à son tour et tous les copains de l'escouade se servent aussi. La bouche pleine, je mâche interminablement pour ne pas avaler et je les regarde. Quelques-uns font semblant de manger, mais la plupart se nourrissent de bon coeur. Ils goûtent, en effet, une des joies marquantes de leur vie toute physique. Avant la guerre, la joie du corps était beaucoup pour eux; maintenant elle est tout. » (Jean Bernier, *La Percée. Roman d'un fantassin 1914-1915*, Paris, Agone, 2000 [1e éd. 1920], p. 176)
- « les musettes farcies d'indigestes biscuits et de boîtes de « singe », le tout pour trois jours… » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 157)

Soixante-quinze/75
Désignation du canon français le plus utilisé et considéré comme un des plus efficaces, dont le calibre, c'est-à-dire le diamètre de la pièce à son embouchure, est de 75 mm. D'une cadence de tir potentielle de 20 coups par minute (en pratique, 8 coups par minute) il est précis à plus de 6000 mètres de distance, et relativement mobile en raison de sa légèreté. Désigné comme emblématique de la modernité technique de l'armée française, il est doté de vertus miraculeuses par la presse (v. Bourrage de crânes) et parfois par les combattants eux-mêmes, même si ses limites face aux retranchements solides apparaissent rapidement.
Renvois : Batterie, Pièce
Bibliographie : Christian Benoît, *Le canon de 75 : une gloire centenaire*, Vincennes, Service historique de l'Armée de terre, 1996.
Citations :

- « Silencieux, nos hommes regardent. Une détonation soudaine, nette, impérieuse, fait passer parmi eux un frémissement. Trois autres s'enlèvent à la file avec la même vigueur allègre, et de petits obus rageurs, sifflant pointu, jettent par-dessus nous leurs trajectoires rigides. Des rires d'enthousiasme

les saluent: "Ah! vieux, pour péter comme ça, y a que l'soixante-quinze!" ». (Maurice Genevoix, *Ceux de 14,* Paris, Flammarion, 1950, réed. Seuil, coll « Points », p. 189.)

- « Le concert est formidable: les 75 tapent si fort et si dru que le fracas des grosses marmites boches se perd dans leurs rugissements: Leurs « ping » sinistres et rageurs déchirent le tympan, mais on finit par s'y habituer: on les trouve même harmonieux,tellement on les désire lorsque pendant trois heures on s'est senti comme écrasé sous les éclatements formidables des grosses marmites. » (Paul Tézenas du Montcel, *Dans les tranchées. Journal d'un officier du 102e Territorial*, Montbrison, Eleuthère Brassart, 1925, p. 95)
- « Je vais aux tranchées. Les barbelés n'ont pas été coupés comme prévu. Les officiers estiment que le 75 n'est pas fait pour cela. Son obus, d'une efficacité terrifiante sur du personnel en mouvement ou sur du matériel peu abrité, ne peut rien contre des retranchements sérieux. Il faut réviser les méthodes du temps de paix. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 81)

Stosstruppen
Mot allemand signifiant troupes de choc. Troupes d'assaut envoyées par les Allemands comme avant-garde dans les attaques.
Bibliographie : Relation traduite en française d'une opération de Stosstrupp dans *La Vosgienne, 1917-1918. Une compagnie franche dans la Grande Guerre. Souvenirs du Lieutenant-Colonel Bon de la Tour*, éd. Jean-Claude Fombaron et Yann Prouillet, s.l., Société philomatique vosgienne, 2000, p. 89-90

Taube
(Mot allemand qui signifie pigeon) Avion allemand monoplan dont la forme générale rappelle celle d'un oiseau en plein vol. (*Larousse Universel* en 2 volumes, Paris, Larousse, 1925)
Renvois : Aéro
Bibliographie :
Citations :

- «Par-ci par là, on tirait bien des coups de canon vers la lune, les projecteurs jouaient à cache-cache avec les « Taubes » qui ne disparaissaient comme les oiseaux nocturnes que lorsque le soleil venait relever la lune dans le firmament »(Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 405)
- « De ma fenêtre, j'aperçois à une hauteur prodigieuse, deux mille mètres au moins, une sorte de libellule aux ailes argentées, sillonnant le ciel pur d'un soleil couchant : c'est l'avion allemand, un « Taube ». Place de Passy, grande joie du public, curieux du nouveau spectacle. » Arthur-Lévy, *1914. Août - septembre - octobre à Paris*. Paris, Plon, 1917, p. 115.

Territoriale
Fraction de l'armée composée d'hommes âgés de plus de trente-quatre ans. Ils sont affectés dans des régiments spécifiques (RIT) et généralement à des secteurs tranquilles ou des travaux à l'arrière, même s'il peut arriver qu'ils soient exposés au danger des premières lignes (v.). Les soldats de la territoriale sont dénommés les « territoriaux » et surnommés les « pépères » (v.).
Renvois : Active, Pépère
Bibliographie : André Bach, *Fusillés pour l'exemple 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2003, chap. II.
Citations :

- « Un homme, territorial actuellement, c'est-à-dire plus un gamin, cherche à côté s'il ne reste pas quelque vieux gourbi habitable : « Tu ne voudrais pas que je couche là ? » disait-il en causant au caporal qui cherchait son escouade. » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 235)
- « A ce moment s'avançait un groupe de territoriaux, cantonniers nocturnes, pelles et pioches pacifiques sur l'épale allant déjà à la première accalmie déblayer, réparer les dégâts du bombardement aux chemins, aux passages qu'à tout prix il fallait maintenir praticables (…) Ce rôle des territoriaux n'était pas sans péril et souvent quelques-uns arrosaient de leur sang la boue qu'ils remuaient ; ils jalonnaient de petites croix ces chemins funèbres. » (Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La découverte, 1997, p. 386-387)

Tirailleur
1) Unités de l'armée française composées de soldats issus des colonies (tirailleurs sénégalais, etc.)
2) Progresser « en tirailleurs » **:** cette expression signifie qu'il faut prendre de grandes distances entre chaque homme et progresser en utilisant le terrain. Cela permet grâce à cette dispersion de se protéger, de se camoufler et de diminuer les pertes sous les tirs d'artillerie .
Citations :

- « Au jour, la section d'avant-poste est attaquée par des forces supérieures. Elle bat en retraite sur Bréménil d'où nous sortons pour nous installer en tirailleurs sur les crêtes à droite de la route en venant de Badonviller. » (Carnets d'Auguste Laurent, 20e BCP, 4 août 1914, in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 15)
- « Hier, nous avons vu les tirailleurs algériens, et ce sont des géants auprès de nous ; je comprends la terreur des Allemands devant de pareils gaillards » (Étienne Tanty, Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p 72)

Tirs (d'artillerie)
En fonction de leur objectif, les tirs d'artillerie portent des noms différents :
Le tir de démolition ou de destruction vise la destruction brutale et complète d'un objectif, par un tir fourni et ajusté, avec des projectiles explosifs percutants (v.)
Le tir d'écrasement est un tir de démolition de densité particulièrement forte.
Le tir d'efficacité est un tir sur zone, dense et rapide, effectué immédiatement après le réglage.
Le tir d'encagement désigne un tir en tenaille (donc produit par au moins deux positions d'artillerie) au plus près de l'ennemi et sur une zone réduite.
Le tir d'enfilade vise une position ou un cheminement sur la plus grande longueur, généralement de flanc.
Le tir d'interdiction a pour effet d'interdire la circulation en un point de passage alors que toute surveillance est impossible (zone invisible des observatoires, temps de brume ou de nuit).
Le tir de neutralisation cherche, quand la destruction des organisations ennemies est impossible, à neutraliser le personnel de ces organisations en l'obligeant à demeurer dans les abris et en le démoralisant par la violence du bombardement.
Renvois : Barrage, Batterie, Pièce, Servant
Bibliographie : Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004
Citations :

Tommy/Tommies
Surnom des soldats britanniques, en particulier durant la Première guerre mondiale. L'origine du terme fait débat, mais il est attesté dès le XVIIIe siècle sous la forme « Tommy Atkins ». Avant la guerre de 1914-1918 , son usage est déjà répandu (1892, poème « Tommy » de Rudyard Kipling). Durant le conflit, le terme est également utilisé par des soldats français et allemands. C'est l'équivalent du "Poilu" pour les britanniques, avec des connotations différentes.
Renvois : Poilu, Sammies

Torpille
Projectile d'artillerie, en particulier d'artillerie de tranchées.
Renvois : Crapouillot, Marmite, Minen
Citations :
- « La torpille est un engin dont la portée varie de 200 à 1000 mètres selon le calibre, et se tire comme un obusier, sous un angle très court. Elle consiste en une mince enveloppe renfermant une énorme charge de mélinite (v.). Elle est de forme allongée et munie d'une queue et d'ailes. La queue seule s'enfonce à l'intérieur de la pièce et repose sur la charge de poudre qui la projette. Les ailes sont pour donner la direction. Chez nous, nous en avions de 18, 40 et 100 kilos. Les Boches en avaient d'un kilo qu'ils lançaient comme des grenades. La torpille marche lentement. En entendant le coup du départ de la pièce, on peut la voir monter presque à angle droit, et on l'entend grâce au bruit particulier que font ses ailes en tournant. En déterminant son point de chute, on peut avoir le temps de se garer. Elle est généralement à fusée retardée et s'enfonce profondément en terre où elle éclate avec un bruit épouvantable et surtout démoralisant en faisant des cratères (v.) énormes. Elle est surtout employée pour la destruction des ouvrages, abris ou tranchées. » (*C'est à Craonne, sur le plateau..., Journal de route 1914-15-16-17-18-19 de Xavier Chaïla, Carcassonne, FAOL, « La Mémoire de 14-18 en Languedoc,* 1997, p. 55-56, Vosges, août 1916).

Totos
Nom donné aux poux ou plus généralement aux parasites dans l'argot des combattants
Bibliographie : Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, presses universitaires du Mirail, 2003, p. 108.
Citations :
- « Hier, j'ai tué au moins 50 totos. Je voudrais faire photographier la section un beau matin, tous en train de faire la chasse aux totos, sans chemise. Cette carte aurait du succès. » (extrait d'une lettre de fin 1917, d'un homme du 11e RI, VIe Armée, cité dans Jean Nicot, *Les poilus ont la parole : dans les tranchées, lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998, p. 42, n.9)

- « [Les puces sont] plus voraces et plus remuantes [que les poux] ; et c'est une véritable torture quand elles exécutent leurs sarabandes du cou jusqu'aux chevilles. » (Émile Morin, *Lieutenant Morin, combattant de la guerre 1914-1918*, Besançon, Cêtre, 2002, p. 160)

Tranchée
voir : Abri, Boyau, Ligne, Parados, Parapet, Pare-éclats, Sape

Trou d'obus
voir : Cratère, Entonnoir

Tube
Synonyme de canon, terme plus particulièrement employé par les artilleurs.
Renvois : Batterie, Pièce
Bibliographie : Voir les titres des deux ouvrages de Paul Lintier, *Ma pièce, souvenirs d'un canonnier (1914)* et *Le tube 1233, souvenirs d'un chef de pièce (1915-1916)*, parus chez Plon en 1916 et 1917.

Tuyau(x)
Terme d'argot désignant les rumeurs, possédant de nombreux synonymes (« bruits », « bobards », « ragots », …). Le développement du phénomène des rumeurs de tranchées, précocement identifié par Marc Bloch, est étroitement lié à l'impossibilité quasi totale pour les soldats d'obtenir des informations permettant un jugement global de la situation militaire entrant en conflit avec « besoin humain de donner un sens à des événements qui en manquent » (F. Rousseau, La guerre censurée, p.20). Les rumeurs se développent alors pour tenter de compenser ce vide informationnel.
Renvois : Bobard
Bibliographie : Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto, 2006 [1e éd. 1921], pp. 293-316.
Citations :

- « - Ho ! fiston de la fistonnerie, quoi de nouveau dans ces vieilles babillardes des familles ? -Garde à vous ! derniers tuyaux : on se bat maintenant en plaine vers Lens et la percée est faite. Du moins en l'esprit ; je me laisse dire que soixante-douze mille cavaliers on fait masse : ça n'est pas dans le communiqué, mais il paraît que c'est certain. » (André Pézard, *Nous autres à Vauquois (1915-1916)*, Paris, La Renaissance du livre, 1930 [1918], p.192)

Uhlan(s)
Principale composante de la cavalerie légère allemande, les Uhlans sont généralement employés en tant qu'éclaireurs. Déjà existante en 1870, cette unité a profondément marqué l'imaginaire collectif des Français dans la période séparant la guerre franco-prussienne de la Première Guerre mondiale, en particulier dans les régions envahies par les armées de Bismarck. Associés, pour des raisons surtout subjectives, aux massacres et aux pillages, l'apparition des Uhlans, annonçant l'arrivée probable dans un délai bref de troupes plus nombreuses, suscite généralement l'angoisse et parfois la panique dans les populations civiles, et l'inquiétude chez les soldats.
Citations :

- « Des hauteurs, on aperçoit des patrouilles de uhlans vers Petitmont » (Carnets d'Auguste Laurent, 20e BCP, 4 août 1914, à Ancerviller in *Képis bleus de Lorraine, 1914-1916*, Société Philomatique Vosgienne, St Dié, 2001, p. 14)
- « 25 août 1914 – (…) Et voilà que tout d'un coup, dans la nuit, une voix angoissée crie : « Les uhlans ! » et sans attendre un ordre les hommes se précipitent en criant « Les uhlans ! » Certains, pour mieux fuir, jettent sac et fusil. » (Paul Ramadier « Carnet de guerre (15 août 1914 – 11 novembre 1914) », *Revue du Rouergue*, n° 79, automne 2004, p. 409)

Vaguemestre
Militaire chargé de la distribution du courrier aux armées. Son arrivée est espérée et guettée par les combattants qui attendent les lettres et colis constituant leur lien avec l'arrière.
Renvois : Colis
Citations :

- « Le vaguemestre va partir, je termine malgré moi et je n'ai même plus de papier pour recommencer une autre lettre ! » (Étienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/Italiques, 2002, p. 84)
- « Le brigadier vaguemestre et son planton arrivent, surchargés de courrier. Chacun a son message. Ah ! cette première distribution après un mois de lourd silence ! On s'isole pour lire plus intimement le cher courrier. » (Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 43, 4 septembre 1914)

V.B.
Grenade Viven-Bessières de Viven (industriel) et de Bessières (ingénieur arts et métiers) qui la mettent au point en 1915. Elle s'adapte sur un tromblon fixé à un fusil Lebel. La balle enflamme l'amorce, tandis que le gaz de la cartouche en se détendant projette la grenade. Elle explose au bout de sept secondes à une distance variable selon l'angle de tir. Sa portée maximale est de 200 m environ.
Renvois : Chauchat, Lebel
Bibliographie : Patrice Delhomme, *Les grenades françaises de la Grande guerre*, Paris, Hégide : 1984, p. 128-129)
Citation :

- « Notre tranchée s'illumine sur la droite : une fusillade violente roule tout autour de nous. Les grenades VB s'abattent sur les communs, sur le mur du jardin, partout, et dans les lueurs vives qu'elles lancent, la maison surgit toute entière, plus sinistre que jamais. » (Georges Gaudy, *L'agonie du Mont-Renaud*, Paris, Plon, 1921, p. 163)

Voie de 0,60
Chemin de fer léger, posé par l'armée dans la zone du front pour faciliter le transport du matériel. A l'occasion de la préparation d'une offensive, le génie multiplie la pose des voies de 0,60m de largeur dans la région de l'attaque. Les wagonnets pouvaient être tirés par des chevaux ou par de petites locomotives, désignées comme les « Decauville ». Decauville pouvait aussi s'appliquer à la voie : « voie Decauville ». Si l'écartement le plus fréquent est celui de 0,60m, il existait aussi des voies de 0,40 et 0,50.

Ypérite
Surnom du gaz de combat mis au point en 1917 par l'Allemagne et utilisé pour la première fois dans la nuit du 12 au 13 juillet 1917 dans la région d'Ypres (Belgique). Surnommé également « gaz moutarde » en raison de son odeur, son action se fait à travers la peau, ce qui rend partiellement inopérante la protection des masques ; de plus ce gaz a pour caractéristique de contaminer durablement les zones dans lesquelles il est utilisé.
Renvois : Gaz
Bibliographie : Olivier Lepick, *La grande guerre chimique*, Paris, PUF, 1998.
Citations :

- « L'ypérite est la plus diabolique invention de cette guerre. Ni Jules Verne, ni Wells n'imaginèrent jamais de méthode de combat plus étrange. La réalité fut plus inventive que l'imagination. Un jour d'août 1917, des batteries françaises devant Verdun furent marmitées avec des obus à gaz. Le marmitage cessa. Des hommes sortirent des abris pour manœuvrer les canons. Quelques heures après, leurs mains étaient brûlées. L'un d'eux rapporta une couverture qu'il avait laissée à l'extérieur et se coucha dessus : le lendemain, son côté était brûlé et quelques jours après il mourait. Trois jours après, un officier pissait dans un trou d'obus : le lendemain ses parties étaient brûlées et avaient pris la forme d'un énorme boudin. A Reims, des obus semblables tombaient. Comme ce gaz se combine avec l'humidité, des femmes avaient l'entrejambe brûlé, pour avoir, quelques heures plus tard, traversé le terrain ypérité. Une femme qui se sauvait en chemise, pour avoir passé une culotte ypéritée, mourait dans des douleurs de Nessus. » (Abel Ferry, *Carnets secrets 1914-1918*, Paris, Grasset, 2005, p. 238-239)

Zeppelin
Ballon aérien allemand, du nom de Ferdinand von Zeppelin (général et aéronaute allemand, 1838-1917). La carcasse rigide des zeppelins est en aluminium ou en duralumin. Elle comprend un certain nombre de cellules dans chacune desquelles se trouve logé un ballon à gaz. Le tout est recouvert d'une enveloppe de toile imperméabilisée. Les dirigeables ont un volume de plus de 20 000 m^3 avec 150 mètres et même 180 mètres de longueur. Trois ou quatre moteurs de 260 CV les actionnent et ils comportent jusqu'à 30 hommes d'équipage.
Renvois : Aéro, Taube
Citations :

- « Lundi 22 mars 1915 – St-Jean s/Tourbe – (…) Au milieu de toutes les horreurs du front, une nouvelle circule. Plusieurs zeppelins ont survolé Paris et lancé des bombes. Il y a des victimes. » (Albert Anterrieux, « Journal de route de la guerre (1915) », *Revue du Rouergue*, n° 79, automne 2004, p. 377)
- « 24 août 1914 – (…) Les Allemands approchent, dit-on. Un zeppelin est venu vers 4 heures reconnaître notre position. Mais on ne croit pas encore le combat imminent. ». (Paul Ramadier « Carnet de guerre - 15 août 1914 – 11 novembre 1914 », *Revue du Rouergue*, n° 79, automne 2004, p. 401)
- « 5 décembre 1914 – Beau – Les zeppelins L7 passent au-dessus du camp très bas, voyons clairement les passagers. » (*Les Carnet de captivité de Charles Gueugnier 1914-1918*, présentés par Nicole Dabernat-Poitevin, Accord édition, 1998, p. 26.)

Bibliographie sommaire

- Rémy Cazals, *Les mots de 14-18*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p.
- Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, A. Colin, 1918.
- John Brophy and Eric Partridge, *The Long Trail: Soldiers' Songs and Slang 1914-18*, Freeport, New York, Books for Libraries Press, 1965
- Coll., *La Butte meurtrie. Vauquois. La guerre des mines, 1914-1918*, Verdun, Les Amis de Vauquois et de sa région, mai 2004
- Jean Huon, *Les armes françaises en 1914-1918*, Chaumont, Crépin-Leblond, 2005.
- François Déchelette, *L'argot des poilus. Dictionnaire humoristique et philologique*, Paris, les éditions de Paris, 2004 (1e éd. 1918)